

Lire Machiavel ¹

Lire les lectures de Machiavel

« Insoucians, railleurs, violents – ainsi nous veut la sagesse : elle est femme, elle n’aimera jamais qu’un guerrier. »
Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra.

Certains lecteurs de Machiavel seront sans doute étonnés d’apprendre que l’auteur du *Prince* était lui-même un lecteur, et un fin lecteur, des Anciens. Connaissant son apologie de l’action et son rejet de la morale traditionnelle, ils trouveront difficile de s’imaginer un Machiavel intellectuel, ou plutôt humaniste, pratiquant les chefs-d’œuvre de l’Antiquité : ils supposent qu’une pensée comme la sienne ne peut être le résultat que d’une expérience toute vibrante du terrible monde politique. En somme, le charme du mot *machiavélique* opère sa magie sur leur imagination et fait prêter à cet homme de la Renaissance une vie seulement active.

Il existe, de plus, toute une école d’interprètes de Machiavel qui insistent sur la situation historique du Grand Secrétaire pour tenter d’éclairer son œuvre et sa pensée, sombres à plus d’un titre. Le renversant amoralisme machiavélien ne pouvant leur échapper, ils

1 . Les quatre textes qui suivent sont les chapitres d’un commentaire qui a paru dans un livre publié au Griffon d’argile ; ils ont été révisés et parfois corrigés. Ils accompagnaient une traduction du *Principe* ainsi que de la *Vita di Castruccio Castacani* et la *Descrizione*. On trouvera une traduction de ces deux derniers textes sur le site lesreliefs.com sous la rubrique « Textes ». On trouvera une traduction du *Principe* accompagnée des deux commentaires dans la collection « Résurgences ».

s'efforcent de l'expliquer, et peut-être ainsi de l'innocenter, en lui assignant comme causes les circonstances politiques contemporaines de l'auteur : Machiavel a écrit son *Prince*, suggèrent-ils, parce qu'il a eu la triste expérience d'un monde politique décadent, peuplé de lâches, d'assassins, de traîtres et d'impies². Le lecteur en tire l'impression que Machiavel s'est trompé sans plus et qu'il s'est trompé parce qu'il se trouvait à un moment et un lieu malheureux de l'histoire où il était impossible d'atteindre une efficacité politique tout en respectant la morale. Pis encore, cette suggestion sert de frêle esquif pour atteindre l'île de l'indifférence : l'œuvre de Machiavel n'est qu'une curiosité historique de plus. Ainsi son *Prince* n'oblige pas à remettre en question les conceptions vitales de l'humanité, puisqu'il est le fruit d'un esprit trop actif et donc captif de son époque, le condensé de l'expérience

2. On en trouvera un exemple typique, l'expérience de l'homme politique limitant les prétentions du penseurs, dans le livre de Pierre Ménard, *L'Essor de la philosophie politique au XVI siècle*, Boivin et Cie, 1936, pages 24-34. « Ce n'est donc pas trahir le moins du monde notre auteur ni diminuer la valeur générale de son enseignement que d'amener à la lumière l'expérience concrète qui le sous-tend et de chercher dans l'histoire contemporaine la source des idées-mères qui dominant son système. » Et : « Il était nécessaire de nous représenter avec les exemples mêmes dont Machiavel a émaillé ses livres la vie politique de son temps. Le souci principal de son œuvre, la hantise de l'instabilité, se trouve désormais expliqué ; bien plus, on comprend mieux l'absence de certains problèmes classiques pour les théoriciens de la politique et la hiérarchie même, les étapes successives de la conception machiavélique. » – Voir aussi Lars Vissing, *Machiavel et la politique de l'apparence*, PUF.

d'un homme à tout faire, harcelé par les soucis de son poste.

Ce portrait, assez répandu, d'un Machiavel homme d'action et d'expérience et rien de plus est une caricature grossière qui ne rend justice ni à l'homme, ni au penseur et à l'écrivain. Le Machiavel qu'on se représente, comme il faut d'ailleurs, en ambassadeur de la république de Florence, se tenant aux côtés de César Borgia à Senigallia et observant sur le vif les actions de ce monstrueux-merveilleux condottiere, était aussi un lecteur assidu des Anciens, qu'ils aient été poètes, historiens ou philosophes. Or on trouve pas dans sa correspondance, celle, justement, de la période des terribles-remarquables meurtres de Senigallia, ces phrases de son ami et joyeux confrère, Biagio Buonaccorsi: « Nous avons fait chercher des *Vies* de Plutarque, mais il ne s'en trouve pas à vendre à Florence. Ayez patience, car il faut écrire à Venise. Pour vous dire toute la vérité, nous vous souhaitons d'aller pourrir avec vos nombreuses demandes³. » Et voilà que l'observateur de Borgia se révèle en même temps lecteur de Plutarque. Chez Machiavel, l'examen d'un présent violent a comme contrepartie le commerce avec les observateurs d'un autre monde et d'un autre temps⁴.

3. Lettre de Biagio Buonaccorsi à Nicolas Machiavel, le 21 octobre 1502, *Tutte le opere*, Sansoni, page 1037. – Voir aussi Roberto Ridolfi, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Sansoni, 1978, page 92.

4. Ces remarques et les suivantes supposent, pour ainsi dire, qu'on ne voit en Machiavel que l'auteur du *Prince*. Elles seraient plus que confirmées si on considérait les *Discours sur la première décade de Tite-Live* qui sont, comme l'indique leur titre, des commentaires du grand historien romain.

Meilleur témoin encore est la fameuse lettre à François Vettori avec sa belle description de la genèse du *Prince*. Machiavel s'y peint déchu de ses fonctions politiques, lisant la poésie des Anciens, dialoguant avec les grands hommes du passé et prenant des notes qui deviendront l'œuvre illustre⁵. Or comment connaître

5. « Ayant quitté le bois, je m'en vais à une fontaine et, de là, à ma tenderie. J'ai un livre sous le bras : Dante ou Pétrarque ou un des poètes mineurs comme Tibulle, Ovide ou un autre semblable ; je lis la description de leurs passions amoureuses et de leurs amours, je me souviens des miens, je jouis un moment de cette pensée... Le soir venu, je retourne à la maison et j'entre dans mon étude ; et à l'entrée, j'enlève mes vêtements de tous les jours, pleins de fange et de boue, et je mets mes habits de cour royale et pontificale. Et vêtu déceimment, j'entre dans les cours anciennes des hommes anciens où, reçu aimablement par eux, je me repais de cette nourriture, qui seulement est la mienne et pour laquelle je suis né ; où je n'ai pas honte de parler avec eux et de leur demander les raisons de leurs actions ; et à cause de leur humanité, ils me répondent. Et pendant quatre heures de temps je ne sens aucun ennui, j'oublie tout mon chagrin, je ne crains pas la pauvreté, la mort ne m'apeure pas : je me transfère totalement en eux. Et parce que Dante dit qu'on n'a pas la science si on ne retient pas ce qu'on a compris, j'ai noté le profit que j'ai tiré de leur conversation et j'ai composé un opuscule intitulé *De principatibus*, où je m'enfoncé autant que je le puis dans les réflexions sur ce sujet, discourant sur des questions comme : qu'est-ce qu'une principauté ? quelles en sont les espèces ? comment s'acquièrent-elles ? comment se maintiennent-elles ? pourquoi se perdent-elles ? Et si jamais quelqu'une de mes élucubrations vous a plu, celle-ci ne devrait pas vous déplaire. Et cela devrait être acceptable à un prince, et surtout à un prince nouveau. C'est pourquoi je l'adresse à Sa Magnificence Julien. Philippe Casavecchia l'a vu ; il pourra vous informer de la chose elle-même et des discussions que j'ai eues avec lui, bien que j'engraisse et polis mon texte... » Lettre à Francesco Vettori, le 10 décembre 1513, *Tutte le opere*, page 1160. – Voir Ridolfi, pages 233 et 234.

Cyrus sans lire Xénophon, Annibal sans lire Tite-Live, Hiéron sans lire Justin ? Du reste, que Machiavel doive beaucoup aux penseurs politiques de l'Antiquité est clair dès la lettre dédicatoire adressée à Laurent de Médicis. N'y lit-on pas que l'auteur a appris tout ce qu'il sait « *con una lunga esperienza delle cose moderne e una continua lezione delle antique* – par une longue expérience des choses modernes et une lecture continuelle des choses anciennes » ? La littérature politique de l'Antiquité a donc eu un rôle important à jouer dans la découverte des vérités dont Machiavel se veut le prophète. Mais non pas simple transcripateur, adaptateur ou modernisateur des livres anciens, l'auteur entretient une relation bien plus complexe avec ses maîtres.

Afin de donner une idée du travail qui attend celui qui veut entreprendre un dialogue honnête et complet avec Machiavel, ces pages rendront audible le dialogue que le lecteur Machiavel entretient avec trois Anciens : Hérodien (auteur de *l'Histoire romaine depuis Marc-Aurèle*), Cicéron (*Les Devoirs*) et Plutarque (*Le Démon de Socrate*)⁶. Après avoir montré que Machiavel s'est sans doute inspiré de ces auteurs, on comparera les portraits, images et thèmes de l'un avec ceux des autres, dans l'espoir de mieux comprendre les assises et la portée du *Prince*. Car en comparant ce que dit Machiavel à ce que disent ses tuteurs, on percevra mieux certains points forts de sa pensée sur le politique,

6. Herodian, *History of the empire from the time of Marcus Aurelius*, Loeb Classical Library, Harvard University Press and William Heinemann Ltd, 1969 ; Cicéron, *Les Devoirs*, Tomes I et II, Les Belles Lettres, 1965 ; Plutarque, *Le Démon de Socrate*, dans *Œuvres morales*, Tome VIII, Les Belles Lettres, 1980.

surtout sa conception de « *la natura de' populi... e quella de' principi* – la nature des gens du peuple... et celle des princes », comme il le dit dans cette même lettre dédicatoire⁷.

*

*necnon Herodianum*⁸

L'édition du *Il Principe*, confiée à Burd⁹, signale que le chapitre XIX doit beaucoup à l'historien Hérodien. Dans un premier temps, reprenons quelques-uns des éléments de la preuve. On pourra ensuite souligner et commenter les déviations que l'adaptateur florentin fait subir au texte dont il tire profit.

Dans le chapitre XIX, consacré au problème du respect et du mépris qu'un prince inspire à ses sujets, Machiavel se propose, comme il le fait souvent, une

7. Les trois auteurs rapprochés ici de Machiavel ne sont pas les seuls qui ont droit d'être appelés ses tuteurs. Il serait intéressant, par exemple, de faire une comparaison entre la *Cyropédie* de Xénophon et le *Prince*. De plus, plusieurs commentateurs ont signalé combien l'œuvre de Machiavel doit à Aristote, aux chapitres dix à douze du cinquième livre de la Politique ou aux chapitres un à six du quatrième livre de l'Éthique. Il faudrait noter que là encore, l'emprunt matériel n'entraîne pas de la part de Machiavel la soumission intellectuelle, loin de là.

8. Les citations en exergue de chaque section sont tirées de l'*Utopie de Thomas More (Utopia, Volume 4, Complete Works of Thomas More, Yale University Press, 1965)*. – « sans oublier Hérodien (page 182) ».

9. *Il Principe*, Clarendon Press, 1891, surtout les pages 316-324. – Pour une confirmation importante de l'opinion de Burd, voir Discours III.6.

objection venue d'un lecteur imaginaire : si le prince vit en sécurité à la condition de montrer de la grandeur d'âme, de la *virtù*, comment expliquer le sort si souvent malheureux de certains empereurs romains ? Sa réponse, où comme tant d'autres fois il met de l'avant sa personne et son autorité, commence comme suit : « Je veux qu'il me suffise de prendre tous ces empereurs qui se succédèrent à l'Empire, de Marc le philosophe à Maximin ¹⁰ ». Pourquoi Machiavel suppose-t-il que son lecteur imaginaire tirerait une objection de taille de l'histoire romaine sous les empereurs ? Pourquoi choisir ces dix empereurs ? L'existence d'une traduction latine de l'œuvre d'Hérodien, publiée par Poliziano en 1493, explique l'objection et le choix de Machiavel. Or Hérodien avait été frappé par les successions nombreuses et violentes sur le trône impérial ¹¹ ; l'époque examinée, notait-il, offrait un contraste très fort avec les deux siècles de stabilité relative qui la précédèrent et posait des problèmes intéressants pour un historien et pour son lecteur ¹² .

10. À moins d'une indication contraire, toutes les citations de Machiavel de cette première section sont tirées du chapitre XIX.

11. Hérodien I.1.5.

12. Il demeure, à ce sujet, un léger problème quant au projet initial d'Hérodien : avait-il l'intention de terminer son récit, comme il le fait, avec la mort de Maximin ? En d'autres termes, son livre est-il complet ? Hérodien donne deux domaines temporels différents à son texte : soixante ans (I.1.5) et soixante-dix ans (II.15.7). La plupart des lecteurs en concluent qu'il voulait partir originellement des dernières années du règne de Marc-Aurèle (178 ou 179) jusqu'à l'accession de Gordien en 238, puis qu'en un deuxième temps, il aurait visé dix années de plus, soit 248, mais sans pouvoir réaliser ce nouveau projet. Cependant, on peut

Il y a, de plus, le témoignage des citations comparées¹³. Parmi de nombreux exemples possibles, voici trois couples de passages. Selon Machiavel, Alexandre Sévère « fut de tant de bonté que parmi les autres louanges qu'on lui fait, est celle qu'en les quatorze ans qu'il tint l'Empire, il ne mit personne à mort sans jugement. » Or le texte d'Hérodien (VI.6.7) dit la même chose : « Durant les quatorze années de son règne, il gouverna sans répandre le sang... sous Alexandre, personne ne pourrait dire, ni avoir souvenir, que durant ces années quelqu'un ait été mis à mort sans jugement. » La ressemblance est évidente.

Un peu plus loin, Hérodien, donnant les causes de la déchéance de ce même Alexandre, affirme que « les jeunes soldats de l'armée... méprisèrent Alexandre parce qu'il était gouverné par sa mère et qu'il négligeait les affaires... par esprit de femme¹⁴. » Ce qui est repris par Machiavel comme suit : « néanmoins, étant tenu pour un efféminé et un homme qui se laissait

penser, tout à l'inverse, qu'il comptait plutôt à partir de deux dates de départ différentes : soit le début du règne solitaire de Marc-Aurèle en 169, suite à la mort de Lucius Verus (IV.5,6), soit les dernières années du règne de l'empereur-philosophe (179). Interprétés ainsi les différents chiffres que donne l'auteur pour délimiter sa matière (60 et 70 ans) indiqueraient que, selon une intention initiale unique, le livre d'Hérodien compte, et pourtant ne compte pas, Marc-Aurèle parmi la liste des empereurs à examiner, sans doute parce qu'il est l'exception à la règle de ceux qui le suivirent, et aussi que le livre se termine où il le devait.

13. On trouvera des parallèles intéressants avec le texte du *Prince* aux endroits suivants : Hérodien I.7.4 ; I.15.7 ; II.1.9 ; II.4.2 ; II.4.4 ; II.12.6 ; II.14.4 ; IV.7.4-6 ; IV.3.3-4 ; VI.1.10 ; VII.2.1 ; VIII.5.1-3 et VIII.5.6.

14. Hérodien VI.8.3.

gouverner par sa mère et pris en dédain pour cette raison, l'armée conspira contre lui et le tua.» – On remarquera, en plus du parallèle des expressions, la vigueur du verbe de Machiavel: après avoir élevé Alexandre au sommet de la vertu, dans le premier exemple, en lui reconnaissant une excellence morale qui, en toute justice, aurait dû lui mériter un sort des plus glorieux, il le fait, dans le second exemple, glisser vers l'abîme de la mort. De quoi rappeler brutalement la distance vertigineuse, et parfois tragique, entre ce qui devrait être et ce qui est. La litote est mise au service d'une apologie des extrêmes.

Par ailleurs, le sort de Maximin, qui remplaça Alexandre et qui, quant au caractère, s'opposa à lui du tout au tout, ne fut guère plus heureux. Ce fut, sans aucun doute, pour des raisons bien différentes selon Machiavel: «deux choses le rendirent haïssable et méprisable: l'une, qu'il était très vil pour avoir déjà gardé les moutons en Thrace – ce qui était très connu partout et le faisait grandement mépriser de tous». Machiavel ajoute qu'en raison de ce mépris le Sénat et les sujets de Maximin se révoltèrent contre lui. Hérodien, lui, écrit: «il craignait que le Sénat et ses sujets ne le méprisent... tous racontaient partout et disaient en l'accusant qu'il avait été un berger en Thrace¹⁵.»

À cela s'ajoutent des ressemblances moins évidentes, moins littérales, mais toutes aussi significatives. Machiavel regroupe les cas de Marc-Aurèle, de Pertinax et d'Alexandre pour les analyser. Or le texte d'Hérodien crée un lien entre ces trois

15. *Ibid.*, VII.1.2.

empereurs : pour Hérodien, Marc-Aurèle servait de mesure et, seuls parmi les autres, Pertinax et Alexandre se rapprochaient de lui ; eux seuls sont dits avoir tenté de vivre comme l'empereur-philosophe. « Pertinax rivalisait avec le règne de Marc et l'imitait... ; cependant Alexandre évitait de les mettre à mort, une conduite que, depuis le règne de Marc, aucun empereur que nous avons connu n'a trouvé facile à avoir ou à respecter ¹⁶ ». Machiavel, à son tour, rapproche Marc-Aurèle de Pertinax et d'Alexandre. « Marc, Pertinax et Alexandre, étant tous de vie modeste, amants de la justice, ennemis de la cruauté, humains, indulgents, eurent tous, en dehors de Marc, une triste fin. »

Pour sa part, Machiavel préfère sans doute Sévère à Marc-Aurèle. Il est clair, d'abord, qu'il trouve le règne de Sévère bien instructif : « Et parce que ses actions furent grandes et notables chez un prince nouveau, moi je veux montrer brièvement comme il sut bien user du personnage du renard et du lion ». Aussi Machiavel lui accorde-t-il deux fois plus de pages et d'attention qu'aux autres empereurs, Marc-Aurèle inclus. Il serait juste de dire que le seul autre personnage historique présenté dans le *Prince* qui puisse rivaliser avec Sévère est César Borgia. Or si Hérodien reconnaît la supériorité absolue de Marc-Aurèle, parangon de tout homme de bien, c'est Sévère qui règne en maître incontesté sur près de deux livres

16. *Ibid.*, II.4.2 et VI.1.7 ; comparer à I.2.3-4. – Pour les louanges de Marc-Aurèle faites par Commode et Sévère, et qu'il faut les distinguer des remarques dues à Hérodien lui-même, voir I.5.3-4 et II.14.3

du texte de l'historien (de la fin du livre II au début du livre IV); même mort, il demeure puissant, puisqu'on décrit dans le détail la cérémonie de l'apothéose qui fait de lui un dieu romain¹⁷. En clair, Sévère est, pour Hérodien aussi, une espèce de modèle. Il y a donc un rapprochement important à faire entre les deux auteurs quant à l'importance des rôles exemplaires qu'ils attribuent à Marc-Aurèle et Sévère.

Pour évaluer, maintenant, l'originalité de Machiavel dans son rapport à Hérodien, il faut comparer leurs traitements d'un autre cas précis: Alexandre. Machiavel le décrit de vie modeste, amant de la justice, ennemi de la cruauté, humain, indulgent. Malgré ses mots flatteurs, il fait comprendre qu'Alexandre ne savait pas régner, qu'il était trop humain, trop indulgent, que ces défauts lui ont fait perdre le pouvoir. Hérodien parle d'une autre façon: «Pendant treize ans, il continua son règne sans interruption et sans reproche pour ce qui est de lui¹⁸.» En somme, selon Hérodien, Alexandre connaît un règne stable et honorable qui dure treize ans. Mais, en cette treizième année, Artaxerxès le Perse s'attaqua aux limites orientales de l'Empire. Après avoir essayé de calmer les ambitions militaires et politiques de ce

17. Curieusement, Dion Cassius (*Dio's Roman History* Volume IX, Loeb Classical Library, 1961, LXXV. 4-5) présente la cérémonie d'apothéose de Pertinax, empereur très honnête, commandée et dirigée par Septime Sévère au lieu de celle de Septime Sévère lui-même. Sur ce point, Machiavel aurait trouvé le texte d'Hérodien plus sympathique parce que plus près de ses opinions. D'ordinaire, le texte de Machiavel colle à celui d'Hérodien plutôt que de suivre celui de Dion Cassius.

18. Hérodien VI.2.1.

dernier par des paroles, Alexandre se tourna tout de suite, comme il le fallait, vers les moyens militaires. Il fit lever une armée, se rendit en personne à Antioche et prépara ses soldats à l'affrontement nécessaire. Par malheur, cette guerre ne fut pas heureuse pour les Romains. Quelle en fut la cause? Hérodien, au contraire de Machiavel, hésite : « le hasard renversa ses plans », écrit-il ; puis ailleurs : « il rata et par manque de jugement et par malchance ¹⁹ ». Il est clair en tout cas que si l'Alexandre d'Hérodien ne fut pas, dans ces circonstances ultimes de son règne, tout ce qu'un chef aurait pu être, il ne fut pas non plus responsable en tout de sa défaite, si même elle en fut une. Et Hérodien termine son livre VI avec une revue élogieuse de son règne. On est assez loin des textes cités plus haut ; si Machiavel emprunte beaucoup à Hérodien, il n'en juge pas moins les faits différemment.

Suite à cet exemple, on notera une différence plus substantielle entre les auteurs. Hérodien n'est pas schématique comme Machiavel ; ses grilles d'analyse sont plus diversifiées. Par exemple, il mentionne à plusieurs reprises que la jeunesse de certains empereurs fut la cause de leur déformation et de leur chute. Machiavel ne fait jamais mention de cette donnée importante : tout se réduit au problème des centres de pouvoir à respecter, à savoir le peuple et, surtout, les soldats, ou encore, ce qui revient au même, au problème de la crainte et du respect, de l'art de les produire et de les gérer, des malheurs qui s'ensuivent de leur mauvais usage ou de l'oubli de leur efficacité politique. Hérodien, qui illustre lui aussi cet aspect des

19. *Ibid.* VI.5.5 et VI.6.3.

choses, de façon concrète et à de nombreuses reprises, présente un art politique plus subtil, plus complexe à tout le moins et plus difficile à maîtriser.

Ainsi, il présente un récit beaucoup plus circonstancié des péripéties du gouvernement de chacun des empereurs : aucun n'est culbuté dans les oubliettes de l'histoire, assommé par une phrase superbe comme celle de Machiavel : « Moi, je ne veux pas raisonner au sujet d'Héliogabale, de Macrin ou de Julien, qui, parce qu'ils étaient tout à fait méprisables, furent anéantis tout de suite ». Même le triste cas de Julien mérite plusieurs pages de l'historien grec. On apprend par exemple qu'aux yeux d'Hérodien, Macrin n'est pas un homme à être englobé avec Julien et Héliogabale puisque sa vie présente des particularités qui méritent des commentaires propres (V.4.12). Même en considérant le but général de Machiavel et la forme littéraire qu'il avait choisie, lesquels lui permettaient rarement de s'arrêter aux circonstances précises d'un cas, le texte d'Hérodien crée une impression générale différente de celui de Machiavel. Chez le premier, les aléas de l'action paraissent à tout coup ; de plus, la description de la vie privée particularise les empereurs, qui sans cela seraient des agents historiques unidimensionnels et interchangeableables. Les choses ne sont pas simples, rappelle à chaque page Hérodien, et il conduit son lecteur à la même conclusion. Par contre, le livre de Machiavel, au chapitre XIX surtout, se veut la preuve d'une double maîtrise de l'homme sur l'histoire : maîtrise de la part des agents, plus exactement de certains d'entre eux, et surtout de Sévère le renard-lion ; et maîtrise théorique de ce prince du *Prince*, Machiavel, qui sait analyser, conclure et

résumer comme si les imprévus n'existaient pas pour échapper au savoir humain, ou du moins de l'auteur du chapitre et du livre.

Enfin, le texte d'Hérodien se meut dans le sens contraire de celui du Prince. « Par conséquent un prince nouveau dans une principauté nouvelle ne peut pas imiter les actions de Marc, et il ne lui est pas nécessaire non plus de suivre celles de Sévère ; mais il doit prendre de Sévère ces qualités qui sont nécessaires pour fonder son État et de Marc celles qui sont convenables et glorieuses pour conserver un État qui est déjà stabilisé et ferme. » Voilà comment se termine le long chapitre XIX. La leçon tirée de l'histoire des dix empereurs si souvent malheureux se veut plutôt optimiste. L'auteur semble dire : un homme débrouillard et énergique peut contrôler le fleuve de l'histoire. Il prépare déjà son lecteur au chapitre XXV qui porte sur ces antagonistes essentiels que sont la *virtù*, arme propre, et la *fortuna*, force étrangère. Et même, un thème du chapitre XIX sera repris dans ce chapitre XXV, preuve qu'un même esprit les relie : « il comprendra aussi pourquoi il arriva qu'une partie d'eux procédant d'une façon, et l'autre de façon contraire, en chacune des deux manières un d'eux eut une fin heureuse, les autres une malheureuse » (chapitre XIX) ; et « deux princes, œuvrant différemment, obtiennent le même effet, et de deux princes œuvrant de la même manière, l'un atteindra sa cible, et l'autre non » (chapitre XXV). Et Machiavel de conclure que l'homme peut et doit battre la fortune pour s'assurer une fin heureuse.

Or la leçon à tirer du mouvement même de l'histoire écrite par Hérodien est bien différent : on

commence avec l'image bien marquée d'un règne idéal ; on voit l'empire tomber des mains d'un prince dans les mains d'un autre, passant presque sans intermédiaire d'un régime de paix et d'équité à des tyrannies violentes et souvent désordonnées, les répits étant peu nombreux ; plus on avance, plus le désordre augmente, les deux derniers livres décrivant trois longues années où trois, quatre ou même cinq individus se disputent le pouvoir ; à la toute fin, le silence d'Hérodien sur le règne naissant de Gordien III, presque un enfant, est plus qu'éloquent. La conclusion se tire d'elle-même : l'homme est plutôt un jouet qu'un maître ; au fond, « les choses du monde sont gouvernées par la fortune et par Dieu ²⁰ ».

Il demeure un point de ressemblance très important entre Machiavel et Hérodien : ni l'un ni l'autre ne présente le politique comme le terrain ordinaire de la vertu, ou le terrain de la vertu ordinaire. De plus, Hérodien est discret lorsqu'il s'agit de condamner moralement les hommes dont il décrit les actions ; si ses préférences ou ses opinions morales sont claires, ses censures sont rares : il n'a rien d'un prêcheur condamnant sans appel les vices des maîtres du monde et applaudissant à tout rompre la vertu du trop rare prince honnête. Son attitude réservée pourrait, à l'extrême limite, être identifiée par certains, quoique anachroniquement, à ce qu'on appelle le machiavélisme. Cette possibilité disparaît lorsqu'on compare Machiavel

20. Cette citation est tirée du chapitre XXV du *Prince*. Selon l'auteur, elle exprime la position ses prédécesseurs, position qu'il récuse.

à Cicéron : l'opposition de fond entre le lecteur et ses maîtres anciens paraît alors on ne peut plus claire.

*nihil quod alicuius momenti sit, praeter Ciceronis*²¹

Comme Machiavel a concentré ses références à Cicéron dans les chapitres XVI à XVIII, il faudra limiter ces premières recherches à ces trois chapitres consacrés à des couples de vertus et de vices : la générosité et la parcimonie (chapitre XVI), la cruauté et la pitié (chapitre XVII), la fidélité et l'infidélité (chapitre XVIII). On examinera d'abord trois passages précis du *Prince* en les comparant à des extraits du traité *Les Devoirs*²². Cela permettra de montrer que Cicéron est une des sources de Machiavel ou, plutôt, une des occasions de sa réflexion.

Au chapitre XVII, on lit : « À ce sujet naît une controverse : s'il est mieux d'être aimé plutôt que d'être craint ou le contraire. » L'auteur ne précise pas où et quand ce débat aurait eu lieu. Or ce couple de passions opposées est présent justement dans *Les Devoirs*, alors que Cicéron écrit : « De tous les moyens à prendre pour défendre et conserver sa puissance, il n'y en a pas de plus apte que d'être aimé, ni de plus défavorable que

21. « à part Cicéron, il n'y a rien qui soit d'importance (page 50) ».

22. Le statut du traité *Les Devoirs* est difficile à déterminer : comment croire que Cicéron ne visait pas un public beaucoup plus large que son fils, à qui il réserve ostensiblement le livre ? C'est ainsi qu'on a affirmé, par exemple, que l'œuvre est un traité de gouvernement, un portrait idéal du *princeps*, c'est-à-dire du prince, ce qui le rapprocherait encore plus du *Prince* de Machiavel. Voir les pages 24 et 25 de l'introduction à l'édition Les Belles Lettres.

d'être craint²³. » La controverse dont parle Machiavel se fit, en quelque sorte, entre Cicéron et lui-même, le premier affirmant la double supériorité, morale et pratique, de l'amour, le deuxième la niant.

Machiavel, lui, affirme que l'amour n'est pas efficace, qu'il est impossible de se faire respecter sans entretenir chez l'autre une crainte qui oblige au respect et enfin qu'il est possible de se faire craindre sans se faire haïr. Ce dernier point exige que le prince n'attaque pas directement celui qu'il veut impressionner, c'est-à-dire qu'il doit épargner son honneur et surtout ses biens. C'est dans ce contexte que le Grand Secrétaire avance cette maxime choquante : « les hommes oublient plus rapidement la mort de leur père que la perte de leur patrimoine. » Il passe ensuite au cas de la guerre et explique que la cruauté est nécessaire à celui qui veut maîtriser moralement ses soldats ; Annibal, le très cruel, incarne cette indispensable vertu militaire. De son côté, après avoir recommandé l'amour, Cicéron admet qu'un tyran doit user de crainte et donc de violence ; il laisse à son lecteur le soin de conclure qu'à son avis, ces méthodes ne sont pas, ne doivent pas être, celles d'un roi et encore moins d'un juste citoyen de la République romaine. Puis, citant son cher Ennius, il établit, à l'opposé de Machiavel, que la crainte conduit à la haine et que les peuples, passant de la première à la seconde, finissent toujours par faire payer celui qui a voulu les écraser. Plutôt que de se moquer des liens de sang, comme l'a fait Machiavel, il affirme qu'un tyran, comme Alexandre de Phères, sera frustré de la douce paix de la vie privée du fait d'être cruel. Cicéron, lui aussi, parle

23. *Les Devoirs* II.7.23.

de la guerre, mais c'est pour déplorer que Rome dans les derniers temps se soit trahie et soit devenue le tyran du monde : à ses yeux, la guerre civile est la conséquence et le juste châtement de l'injustice romaine.

Deux autres exemples confirmeront qu'à partir de données très semblables que l'un prend de l'autre, les deux auteurs présentent des atmosphères morales fort différentes. Au chapitre XVIII, Machiavel fait une distinction capitale : « Vous devez donc savoir qu'il y a deux genres de lutte : l'une se fait par les lois, l'autre par la force ; la première est propre à l'homme, la seconde est propre aux bêtes ; mais parce que souvent la première ne suffit pas, il faut recourir à la seconde. Par conséquent, il est nécessaire à un prince de savoir bien user de la bête et de l'homme. » Il affirme alors que son enseignement est conforme à celui des Anciens ; la seule différence étant qu'il proclamerait ce que ses prédécesseurs disaient sous couvert d'images. Or depuis le chapitre XV jusqu'au chapitre XIX, ce qui inclut donc les passages cités ici, Machiavel explique comment le prince doit traiter ses sujets ou ses amis. En somme, doit-on conclure, le prince vertueux aura quelque chose de la bête même quand il gouverne ses sujets ou amis.

En revanche, il y a une page de Cicéron qui ressemble à s'y méprendre à celle de Machiavel qu'on vient de citer. Le chapitre 11 du livre I du traité *Les Devoirs* porte sur la guerre qu'un peuple livre à une nation qui l'a offensé : « Pour ce qui est de la république, il faut avant tout respecter les lois de la guerre. Car puisqu'il existe deux genres de lutte, l'une par la discussion, l'autre par la force et que la première est le

propre de l'homme et la deuxième des bêtes, il faut avoir recours à la deuxième lorsqu'il n'est pas permis d'utiliser la supérieure.» Même vocabulaire, même structure de la phrase chez Cicéron et Machiavel. Sauf que l'auteur de la Renaissance parle de lois plutôt que de discussion ; de plus, non seulement suppose-t-il que la force soit nécessaire, mais il conclut qu'il faut toujours être disposé à y avoir recours. De son côté, Cicéron appelle « supérieure » la méthode la plus pacifique, jugement que son élève italien a jugé bon de laisser tomber. Enfin, et c'est le plus important, Cicéron parle des relations extérieures, ou internationales, qui doivent s'inspirer d'une politique intérieure modérée, tandis que Machiavel discute d'une discipline intérieure devant être calquée sur le modèle martial. Quoique les deux textes proposent une continuité ou une conséquence entre les actions politiques intérieure et extérieure, les deux mouvements conduisent à des pôles opposés. Car, pour prendre un autre exemple, ramener la justice à l'utile, comme le fait Machiavel, est fort différent de ramener l'utile au juste, comme le presque stoïcien Cicéron a tenté de le faire dans son traité²⁴.

Dans la suite du texte du *Prince*, oubliant pour ainsi dire sa distinction entre les moyens humains et les moyens bestiaux, Machiavel enchaîne en fixant

24. Cependant il est possible de trouver dans le texte *Les Devoirs* certaines expressions qui rapprocheraient le Grand Consul du Grand Secrétaire. Erreurs dues à une écriture négligente ? réalisme inavoué ? incohérences doctrinales ? Seule une lecture attentive de l'ensemble du texte permettrait d'en décider. Voir, par exemple, I.30.108 sur la ruse, I.15.46 et III.17.70 sur la méchanceté naturelle et II.7.24 sur la cruauté.

l'attention de son lecteur sur les bêtes à imiter : le lion et le renard. « Étant obligé de savoir bien user de la bête, il doit prendre le renard et le lion parmi les bêtes possibles ; parce que le lion ne se défend pas contre les pièges, le renard contre les loups. On a donc besoin d'être renard pour connaître les pièges et lion pour effrayer les loups. » Et Machiavel d'insister par la suite sur le rôle de la ruse, ou du renard, dans la vie politique : en dernière analyse, conclut-il sans le dire, mais sans que son lecteur puisse s'y tromper, le mensonge, la fraude et la dissimulation sont les instruments les plus puissants du prince et de l'homme politique. Le sommet de l'art politique est de savoir être cruel et de paraître juste et, en fin de compte, d'être rusé et fourbe tout en paraissant honnête et sincère.

Il ramasse son enseignement dans un seul exemple scandaleux qu'il appuie de son autorité : « Moi, je ne veux pas taire un des exemples récents. » Pour lui, Alexandre VI, pape et donc père de la foi, est le modèle du menteur efficace. Cicéron, à l'opposé, donne mauvaise figure aux relations déformées qui peuvent exister entre les hommes par l'image des mêmes renard et lion : « Or comme on offense quelqu'un de deux façons, à savoir par la perfidie ou par la force, la fraude semble appartenir, pour ainsi dire, au renard, la force au lion. Or l'une et l'autre façon est parfaitement étrangère à l'homme, mais la perfidie mérite une plus grande haine²⁵. » Encore une fois les emprunts sont évidents, les oppositions tout aussi claires et bien marquées. Machiavel permet à son prince d'agir dans sa cité et envers ses sujets comme Cicéron refuse qu'on

25. *Les Devoirs* I.13.41.

le fasse même à l'extérieur face à un ennemi mortel²⁶. De plus, dans son chapitre XVIII, Machiavel, après une concession provisoire aux sentiments moraux ordinaires, affirme sans vergogne, et sans souci pour la vérité historique, que les rusés ont toujours vaincu les honnêtes gens, que seuls les menteurs et les traîtres ont réussi de grandes entreprises, alors que Cicéron expose, quand il le peut, les châtements qui attendent et doivent attendre, dès ce monde, ceux qui se détournent de la justice. On n'a aucune peine à sentir les effets contraires de ces affirmations.

Cicéron termine la citation donnée ci-dessus, en écrivant : « On en a assez dit au sujet de la justice. » Cette phrase servira d'amorce pour une dernière confrontation des couples Cicéron-Machiavel, *Les Devoirs - Le Prince*. Encore et toujours dans le chapitre XVIII, on trouve un passage qui permet d'aller au plus profond du petit manuel de la Renaissance. Mais pour bien en comprendre le sens, il est nécessaire de remonter d'abord de quelques pages vers le chapitre XV. Là, Machiavel fait une liste de certaines vertus ainsi que des vices qui s'y opposent, allant de la générosité²⁷ et la ladrerie à la religiosité et l'incrédulité ; mais on cherchera en vain la reine des vertus politiques et son contraire : la justice et l'injustice. Vérification faite, on se rend compte qu'avec la distinction entre un roi et un tyran, elles sont les grandes négligées du

26. Comparer I.13.41 du traité *Les Devoirs*, par exemple, au début du livre III des *Discours* et au début du chapitre XII du *Prince*.

27. Le chapitre XVI du *Prince* est consacré au problème de la générosité. Cicéron traite de cette vertu, surtout en I.14-15.

Prince dans son ensemble ²⁸. Cicéron, lui, consacre sept chapitres (I.7 à I.13) à l'examen de la vertu de justice et du vice d'injustice ; bien plus, il en fait un des fondements même de la « société entre les hommes et, pour ainsi dire, de la communauté de leur vie » ; ensuite, il affirme que les hommes bons tirent leur nom d'elle, c'est-à-dire qu'on les appelle des hommes justes. Et il ajoute : « le fondement de la justice est la foi, c'est-à-dire la constance et la sincérité dans les paroles et les engagements ²⁹ ». S'il fallait chercher le principe sous-jacent à la position de Cicéron, on le trouverait dans l'affirmation, chère aux Anciens, que les hommes sont sociables par nature. De ce point de vue, s'attaquer à la sociabilité humaine ou miner de quelque façon les conditions nécessaires à la réalisation de cette propension innée, fût-ce pour sauver telle ou telle société humaine, est un acte contre nature et inhumain. « Donc enlever quelque chose et augmenter ses aises

28. Le mot *juste* apparaît au chapitre X pour qualifier les troupes d'un prince ou d'une république : est juste une armée qui permet au régime de résister à une attaque lors d'une bataille rangée. Le mot *justice* apparaît au chapitre XIX dans l'expression amants de la justice appliquée à Marc-Aurèle, à Pertinax et à Alexandre : le premier fut heureux sans que sa justice en soit la cause, les deux autres malheureux à cause de leur justice. Le mot apparaît à nouveau au chapitre XXI : après avoir dit que les hommes ne sont jamais injustes au point de trahir un allié vaillant, Machiavel conseille à son prince de ne pas s'allier à plus fort que lui parce qu'il se met alors sous son emprise et contrôle, ce qui affaiblit l'affirmation initiale. Enfin, au chapitre XXVI les mots *juste* et *justice* apparaissent à quelques reprises dans un contexte prophético-religieux qui en dit long sur ce que Machiavel pensait de ce concept et permet d'apprécier l'emploi qu'il en fait alors.

29. *Les Devoirs*, I.7.23.

par le tort fait à un homme est encore plus contre nature que la mort, la pauvreté, la douleur ou tous les autres maux qui peuvent arriver au corps ou aux biens extérieurs. Car cela détruit le principe même du lien humain et de la société³⁰. » L'homme est fait pour vivre avec les autres.

On trouve donc chez Cicéron un système de deux éléments : justice et fidélité, qui s'équilibrent et trouvent leur foyer dans un troisième, le lien naturel entre humains ou la sociabilité. Dans le ciel intellectuel de Machiavel, les astres sont tout autres. D'abord, on y constate l'absence de la justice, ou peu s'en faut. Ensuite, la bonne foi est rejetée aux oubliettes. Aussi on lit dans le *Prince* des aphorismes faits pour dérouter ou bouleverser un honnête homme, mais qui, du fait d'être provocants quant à la substance et quant au ton, sont l'antidote voulu contre l'innocence humaniste. Après la scandaleuse maxime déjà citée : « les hommes oublient plus rapidement la mort de leur père que la perte de leur patrimoine », avec son jeu de mots « père-patrimoine », l'auteur concède, au chapitre suivant, que « Si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon », pour tout de suite arracher cette bouée de sauvetage : « mais parce qu'ils sont méchants et qu'ils ne te la conserveraient pas, toi non plus tu ne dois pas

30. *Ibid.* III.5.21. – La condamnation du mensonge sous toutes ses formes paraît irréaliste. Mais elle découle de la position adoptée ici (voir III.4.20). Certains se demanderont comment Cicéron pouvait justifier ses propres actions politiques et, en général, toute révolte violente contre une injustice provenant d'un pouvoir légal. La réponse, qui ouvre de larges portes aux actions politiques de toutes sortes, se trouve en III.6.30-32. Le réalisme cicéronien se découvre ainsi dans quelques lieux choisis de ses œuvres.

la leur conserver³¹. » Donc pas de justice, ni de bonne foi dans le monde humain, tel que Machiavel le conçoit; elles ont été remplacées par les réalités contraires: l'injustice de fait des hommes et leur infidélités inévitables. La raison n'en est-elle pas, troisième élément, que les hommes ne sont pas capables de véritable communauté, qu'ils sont tous au fond égoïstes et méchants, ou *tristes* pour prendre le mot de Machiavel.

En tout cas, c'est une constante de la pensée machiavélique de concevoir les hommes, même ceux qui sont les plus proches, les concitoyens, comme des adversaires qu'il faut pourtant réduire à l'amitié. Sans doute l'énergie de ce conflit peut être harnachée pour des fins de socialisation; il n'en reste pas moins qu'on construit la société sur l'asociabilité. « En toute cité on trouve ces deux humeurs différentes, d'où il se fait que le peuple désire ne pas être commandé ni opprimé par les grands, alors que les grands désirent commander et opprimer le peuple; et de ces deux appétits différents naît, dans les cités, un des trois effets suivants: la principauté, la liberté ou la licence³². » Le système cicéronien a donc subi une espèce de révolution copernicienne: l'injustice et l'infidélité gravitent autour d'un nouveau foyer, la méchanceté ou l'égoïsme. Cette révolution première transforme toutes les autres données morales. Par exemple, loin de soutenir que l'amitié est impossible, Machiavel affirme qu'il est nécessaire que les princes se fassent des amis, c'est-à-

31. *Le Prince* chapitre XVIII. – Il s'agit de « conserver sa foi », c'est-à-dire d'être sincère, de tenir parole.

32. *Le Prince* chapitre IX. Voir aussi *Discours* I.4-6.

dire des armes propres, et qu'il leur est possible d'acquérir un bien aussi précieux en devenant réaliste (chapitre XV) et en apprenant à gérer les récompenses (chapitre XVI), les punitions (chapitre XVII) et les apparences (chapitre XVIII), c'est-à-dire en évitant d'être méprisé et haï (chapitre XIX).

Vision trop pessimiste, diront d'aucuns. « Il ne sert à rien de décrier la réalité, répondrait impitoyablement le Grand Secrétaire. À moins de se bercer d'illusions et de discours salvateurs, à moins de vivre d'avance dans le royaume des cieux que le prophète désarmé a promis, à moins de s'échapper vers une république semblable à celle que l'imagination des philosophes, baptisée raison, a fantasmée, force est d'admettre que les faits me donnent à moi raison. Il ne reste plus à l'homme qu'à avaler l'amère pilule et surtout à agir pour devenir maître de son sort. S'il le peut... »

C'est ici, en abordant des problèmes qui dépassent le cadre de la réflexion morale et politique, qu'il sied d'abandonner cette comparaison entre Cicéron et Machiavel pour mieux la reprendre lorsqu'il s'agira de conclure. Car Machiavel, comme l'a déjà révélé la lettre de Buonaccorsi, était lecteur de Plutarque, et une comparaison entre l'un et l'autre écrivain permettra d'approfondir les remarques déjà faites.

*Plutarchi libellos habent charissimos*³³

Le cas de Plutarque est à la fois plus clair et plus obscur que les deux premiers. Plus obscur parce qu'il n'y a pas de passages du *Prince* qu'on puisse lier sans plus à un texte du corpus plutarquéen. Plus clair parce que Machiavel, à quelques endroits, s'oppose à Plutarque, soit en le nommant, soit en le pointant du doigt, sur deux questions jugées cruciales par l'un et par l'autre : le rôle de la fortune dans la vie des hommes, surtout celle des grands, et le rôle de la philosophie dans l'éducation.

Sans ambiguïté aucune, Machiavel rend sensible sa relation à Plutarque dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Au chapitre 1 du livre II, il écrit : « Plusieurs, dont Plutarque, un écrivain très sérieux, ont eu l'opinion que, pour acquérir son empire, le peuple romain fut plus favorisé par la fortune que par la vertu. » Nonobstant le compliment à l'écrivain, Machiavel conclut avec un *je* caractéristique : « Je ne veux admettre cela en aucune façon et je ne crois même pas qu'on puisse le soutenir. »

Machiavel se réfère ici à un discours épideictique de Plutarque qui s'intitule *De la fortune des Romains*, où ce dernier soutient, en multipliant les exemples et les figures rhétoriques, que la grandeur du peuple romain fut beaucoup plus fonction de la fortune que de sa vertu. Il ne faut pas écarter cette œuvre sous prétexte qu'elle n'est qu'une pièce de montre pour orateurs : les Anciens ne concevaient pas les disciplines comme autant de chambres closes sans

33. « les œuvres de Plutarque leur tiennent à cœur (page 182) ».

communication ; pour Plutarque en particulier, l'orateur véritable était philosophe, et le vrai penseur orateur. Et c'est ainsi que le voit Machiavel : il prend l'œuvre au sérieux telle qu'elle est, il suppose que sa portée dépasse celle du simple exercice rhétorique. D'ailleurs, il a raison : les *Vies parallèles*, qui elles ne peuvent pas être écartées, amènent sans cesse le lecteur à conclure, selon la thèse défendue dans *De la fortune des Romains*, que la fortune joue un rôle immense dans les succès et les échecs des hommes. C'est là un des thèmes chers à Plutarque, cent fois repris dans son œuvre comme une vérité première. D'ailleurs, l'idée que la fortune est surhumainement puissante est sans doute le fondement de la fameuse piété plutarquienne³⁴.

Chez Machiavel c'est l'inverse. Dès le chapitre I du *Prince*, où l'auteur divise les sortes de régimes, se manifeste l'opposition entre la vertu et la fortune ; et elle réapparaît à tout moment, notamment aux chapitres VI, VII et XXIV. Le chapitre XXV, capital, couronne la série. On y trouve cette phrase, qui fait écho au texte déjà cité des *Discours*³⁵ : « Il ne m'est pas

34. Voir Plutarque, *Le Démon de Socrate*, pages 211 et 212. La note est de Jean Hani. – Parlant de la révolte thébaine menée par Pélopidas et se référant peut-être au *Démon de Socrate*, Machiavel reconnaît qu'elle fut aidée par la fortune (*Discours* III.6).

35. Quoique moins apparente que dans le *Prince*, on trouvera un peu partout dans les *Discours* cette opposition entre la *virtù* et la *fortuna*, par exemple au chapitre I du livre II. – Le problème de la priorité historique des *Discours* sur le *Prince*, ou vice versa, ne sera réglé hors de toute contestation, que le jour où on découvrira quelque nouveau document historique : les deux textes sont inextricablement mêlés l'un à l'autre, puisque Machiavel parle du *Prince* dans les *Discours* (II.1 et III.42), alors qu'il parle sans doute

inconnu que beaucoup ont eu et ont l'opinion que les choses du monde sont gouvernées par la fortune et par Dieu, de sorte que les hommes ne peuvent pas les corriger par leur prudence, qu'au contraire ils n'y ont aucun remède à apporter et que pour cette raison, ils pourraient juger qu'il n'est pas nécessaire de lutter contre la situation, mais plutôt de se laisser gouverner au hasard. » Machiavel pense ici, c'est clair, au même problème qui inspire sa plume dans les *Discours*. Il est probable qu'il pense au même auteur : Plutarque. Ce dernier ferait alors partie de ces hommes nombreux qui ont eu une opinion contraire à la sienne.

Il y a un autre endroit du *Prince* où Machiavel s'oppose à Plutarque. Au chapitre XIV, Machiavel traite de l'éducation du prince à travers l'exemple de Philopœmen : « Entre autres louanges qui sont adressées à Philopœmen, prince des Achéens, par les écrivains, il y a qu'en temps de paix il ne pensait qu'aux façons de mener la guerre. » Quels écrivains ont traité de Philopœmen en ces termes ? Ils sont au moins deux : Tite-Live et Plutarque³⁶. Ce dernier affirme que Philopœmen « paraissait s'intéresser plus que de raison à la gloire militaire ». Il avait signalé un peu plus haut que Philopœmen, malheureusement trop homme de guerre, ne ressemblait pas assez à l'homme d'État que fut Épaminondas. Pourtant, il avait accordé que

des *Discours* au chapitre II du *Prince* ; de plus, aucune différence doctrinale entre les deux, s'il en existe, ne permet de conclure à une priorité de l'un sur l'autre.

36. Puisqu'il ne sera pas question ici de la relation, elle aussi trouble, entre Tite-Live et l'œuvre de Machiavel, comparer les remarques sur Annibal au chapitre XVII du *Prince* avec Tite-Live XXI.4, puis lire *Discours* II.1 et III.21.

Philopœmen n'était pas fermé aux leçons de la philosophie, qu'il passait même une partie de son temps à lire les œuvres des philosophes³⁷. On saisit alors ce que pensait Plutarque de la hiérarchie entre la vie de l'action et la vie de la réflexion modérée : sans mépriser la première, comme le prouve une grande partie de son œuvre, consacrée qu'elle est à célébrer les grands hommes d'action, Plutarque est d'avis que la vie intellectuelle a une supériorité de nature sur la vie politique. Il se montre en cela le fidèle disciple de ses maîtres : Platon et Aristote.

L'avis contraire de Machiavel sur Philopœmen indique qu'il a une position très différente. Il offre le général grec en exemple sans y mettre la moindre réticence, sans exprimer la moindre critique. C'est pour lui un modèle sans faiblesse ni défaut. De plus, il ne suggère jamais à son prince, ni ici ni ailleurs, d'étudier la philosophie. L'éducation du prince est presque exclusivement physique et pratique, si ce n'est qu'il doit lire les œuvres des historiens ou des portraitistes. Nulle place chez lui pour des « propos de table », encore moins pour des « dialogues » ou de la « métaphysique ». Selon Machiavel, « un prince doit donc n'avoir nul autre objet ni autre pensée, ne prendre pour discipline que l'art de la guerre, ses institutions et son école³⁸ ». Pour Machiavel, et ce contrairement à Plutarque, un

37. *Vie de Philopœmen*, 3,1-4,10 dans les *Vies*, Tome V, Les Belles lettres, 1969.

38. *Le Prince* chapitre XIV au tout début. Comparer à *Discours* III.39.

Philopœmen ne peut jamais trop s'intéresser à la gloire militaire³⁹.

Les deux oppositions signalées sont au cœur de la pensée politique de l'un et de l'autre auteur : l'évaluation de la force de la fortune conduit à une évaluation correspondante du rôle de la philosophie. Pour mieux illustrer la position de Plutarque, on peut se tourner vers le *De genio Socratis*, où se retrouvera encore une fois le couple éducation-fortune. Mais il est nécessaire d'abord de faire un résumé de ce drame-discussion⁴⁰ peu connu.

Le *De genio Socratis*, ou *Le Démon de Socrate*, s'ouvre sur une demande faite à un certain Caphisias : aurait-il l'obligeance de rappeler les événements qui entourèrent la révolution thébaine contre la domination spartiate et le rétablissement de la liberté ? Il acquiesce et enchaîne comme suit. En chemin vers la maison de Simmias, quelques conjurés apprennent qu'un bon nombre d'exilés arriveront cette nuit-là à Thèbes sous la conduite de Pélopidas, chef de la révolution. Ils rencontrent, par hasard, deux des oligarques inquiets de certains mauvais présages. Simmias, chez qui ils sont maintenant arrivés, plaide pour la vie d'un citoyen auprès d'un autre des oligarques, mais c'est peine

39. Ce thème est repris dans *La Vie de Castruccio Castracani*, où le jeune héros machiavélien rejette une éducation religieuse et humaine pour un entraînement militaire.

40. Cette appellation bicéphale est justifiée, car le texte de Plutarque n'est pas une discussion philosophique insérée sans plus dans une situation historique pour lui donner du pittoresque, mais un tout où actions et paroles, pensées et événements se répondent. Voir la notice dans Plutarque, *Le Démon de Socrate*, surtout les pages 60 et suivantes.

perdue. C'est là un dernier signe de l'illégitimité des tyrans, une dernière justification des conjurés. En attendant le moment venu pour agir, ceux-ci agitent deux questions philosophiques. La première porte sur une inscription d'origine divine qui pressait les Grecs de vivre en paix et avec les Muses plutôt qu'en guerre, la seconde concerne le démon de Socrate. On exprime diverses opinions sur cette dernière question, allant de l'incrédulité indignée à la foi intégrale. Arrivent Épaminondas et un certain Théanor. Ce dernier, philosophe pythagoricien, veut repayer la famille d'Épaminondas pour l'hospitalité qu'elle accorda à leur ami et hôte Lysis, lui aussi philosophe pythagoricien. Épaminondas refuse la récompense et fait un éloge de la pauvreté, tandis que Théanor le presse, au nom de l'amitié, de recevoir de lui quelque chose. Leur dialogue ayant abouti à cette amicale confrontation sans issue, on apprend que la conjuration risque d'avorter à cause d'Hippothénidas : ébranlé par un rêve prémonitoire, croyant plus sûr de mettre fin à l'entreprise des révolutionnaires, il a envoyé un homme dire aux exilés de rebrousser chemin. Mais Chlidon, le messager qu'il leur avait envoyé, apparaît soudain chez Simmias : il s'est disputé et même battu avec sa femme et n'est plus en état d'accomplir la mission qu'on lui avait confiée. La crise s'étant en quelque sorte résolue par elle-même, on assiste alors à la fin de la discussion sur le démon de Socrate. Simmias y ajoute le récit de l'expérience mystique d'un certain Timarque, qui aurait vu en rêve et en image l'ordre cosmologique et à qui on aurait expliqué la nature des démons. Théanor confirme l'anecdote et l'enseignement proposés par Simmias. On tente alors une dernière fois d'impliquer Épaminondas

dans le complot, mais il continue de résister en affirmant ne pas vouloir se mêler aux meurtres fratricides qui auront sans doute lieu lors de la révolte. Il ajoute que ce détachement serait sans doute utile sur le plan politique, lorsqu'il s'agira plus tard de gouverner, dans le respect des autorités et des lois, le peuple libéré par la sanglante conjuration. Les comploteurs cessent donc d'exiger sa participation. Cette nuit-là, avant qu'ils n'aient pu agir, un d'entre eux, Charon, est convoqué auprès d'un des chefs de l'oligarchie. Craignant d'avoir été dénoncés, ils voient celui-ci partir après leur avoir adressé de nobles paroles. Mais il revient bientôt pour leur apprendre que les tyrans avaient entendu des bruits vagues au sujet d'une conjuration et qu'il a calmé leurs inquiétudes par quelques judicieux mensonges. Un des tyrans, apprend-on, reçut plus tard une lettre qui révélait tout le complot, mais, plus intéressé à boire et à faire l'amour qu'à s'atteler à sa tâche politique, il refusa de la lire. Les conjurés se mettent alors en marche, massacrent les oligarques thébains et libèrent leurs prisonniers. Tout le reste de la ville, alerté et tout de suite dirigé par Épaminondas le philosophe, se révolte alors à leur suite.

Il n'est pas besoin de connaître de fond en comble l'édifice intellectuel de Machiavel pour saisir que le récit plutarquéen, même s'il raconte les péripéties d'une révolte politique qui fonde un régime puissant, sujet qui aurait ravi le Grand Secrétaire, s'oppose à sa vision

sur une foule de points ⁴¹. En voici deux, toujours les mêmes.

C'est un lieu commun, mais non moins vrai, que Machiavel travaille à rabaisser le concept de fortune. Tenter de s'appuyer sur elle, se présentât-elle sous les formes à peine dérivées de la légitimité par la tradition et du droit héréditaire, est une erreur, c'est le péché contre l'esprit, la faute capitale. Seuls les princes nouveaux et actifs reçoivent l'approbation viscérale de l'auteur ; à tel point que, malgré les faits, Ferdinand le Catholique est appelé un prince nouveau, au chapitre XXI, pour mieux souligner la grandeur de ses exploits ; à tel point qu'au chapitre II, deux princes héréditaires sont fondus ensemble pour ne présenter qu'une seule physionomie au lecteur inattentif ; à tel point que ce même chapitre II, le seul consacré aux princes héréditaires, est d'une offensante brièveté. Machiavel n'a rien à dire aux princes naturels, et, en un sens, il veut n'avoir rien à faire avec ces princes arrivés au pouvoir comme on arrive au monde. De plus, Machiavel exige qu'on imagine la fortune domptable. De là, son image de la femme battue par un jeune homme : « Moi, je juge qu'il est mieux d'être hardi que craintif, parce

41. On peut signaler, en passant, cette phrase du chapitre XXV du Prince : « on voit les hommes s'y prendre de manières variées dans les choses qui les conduisent à la fin que chacun désire, c'est-à-dire la gloire et la richesse ». (Les italiques ne sont pas dans l'original.) Dans le monde plutarquéen, le cœur humain cherche plus, beaucoup plus, que la gloire et les richesses. Il faudrait aussi relire les chapitres XXII et XXIII sur les moyens à prendre pour assurer la fidélité des ministres d'un prince. Il n'y a pas de semblable technique des récompenses dans l'œuvre de Plutarque, si ce n'est chez ses lâches et ses canailles.

que la fortune est une femme et qu'il est nécessaire, lorsqu'on veut la garder sous contrôle, de la battre et de la bousculer. Et on voit qu'elle se laisse plutôt vaincre par ceux-ci que par ceux qui procèdent froidement ; c'est pourquoi, comme une femme, elle est toujours l'amie des jeunes, parce qu'ils sont moins craintifs, plus féroces, et qu'ils la commandent avec plus d'audace⁴². »

Plutarque, comme on l'a vu, n'est pas l'apologiste du laissez-faire et des vellétés politiques : à ses yeux, la révolte politique est parfois bonne, le sang est parfois nécessaire. Mais les idées qu'il défend en sus se situent aux antipodes de la position de Machiavel. La condition principale à remplir pour justifier les révoltes et le sang, qui coulera alors, paraît être la légitimité du régime à rétablir ou, ce qui revient au même, l'illégitimité du régime en place. Il n'est jamais question chez lui d'approuver et donc d'encourager la prise du pouvoir effectuée pour prendre le pouvoir ou pour agrandir ses possessions et augmenter son prestige. De plus, tout dans *Le Démon de Socrate* suggère que l'homme ne peut pas espérer contrôler la fortune. Ainsi les conjurés évitent l'échec, à deux reprises au moins, pour aucune autre raison que leur bonne étoile : la précipitation d'Hippothénidas qui aurait dû faire avorter la révolte est réparée par un accident imprévisible ; un oligarque remet de quelques heures la lecture d'une lettre qui lui révélait tout le complot, et le complot est sauvé.

L'objection que Plutarque croit en la divination et qu'il rejoint ainsi le thème tout à fait machiavélien du contrôle de la fortune ne fera que rendre plus claire

42. *Le Prince* chapitre XXV.

encore l'opposition entre le *Prince* et le texte de Plutarque. Car selon les explications données le plus souvent par Plutarque et ses personnages, ceux qui, comme Socrate, peuvent prédire les événements le font grâce à un don divin, c'est-à-dire par des forces qui sont au-delà du pouvoir humain. Or Socrate y gagnait la capacité d'entrevoir ce qu'il ne fallait pas faire plutôt que la claire vision de ce qu'il fallait faire. Aussi s'est-il abstenu de la vie politique pour se consacrer à la conversation, l'étude et la réflexion, ce qui lui a valu la réputation de corrupteur de la jeunesse. La condition humaine ne ressemble donc pas à celle d'un jeune homme maîtrisant une femme ; elle est plus près de celle de ce pauvre Chlidon qui se battit avec sa femme sans y gagner autre chose que blessures et honte. Sur ce dernier point, celui de la maîtrise de la femme-fortune, Socrate, le meilleur des hommes, rejoint le commun des mortels : il s'y soumet. Parmi les conjurés thébains, seul le devin Théocritos (selon l'étymologie de son nom : « juge divin » ou « juge de Dieu ») peut se vanter de deviner quelque chose de l'avenir ; mais ce pouvoir est alors relié à une croyance aux dieux qui est tout le contraire de l'attitude de Machiavel. Ce dernier ressemble beaucoup plus au cynique Galaxidoros, personnage de Plutarque, qui refuse de croire à la divination et ne voit en la religion qu'un instrument de manipulation politique. Or dans *Le Démon de Socrate*, le cynique se fait tout de suite rabrouer par les autres et retrouve aussitôt, à la surprise du lecteur moderne, des propos plus modérés⁴³. Même s'il les fait souvent parler les impies, Plutarque ne les approuve pas.

43. *Le Démon de Socrate* 579f-582c.

Quant à la relation entre la philosophie et l'homme d'action, la forme même du récit de Plutarque fait comprendre que loin d'être incompatibles, la pensée et l'action sont les garantes l'une de l'autre. Les conjurés se réunissent chez Simmias le philosophe ; la plupart d'entre eux trouvent en la philosophie plus qu'un paravent pour leurs activités illicites, puisqu'ils passent une bonne partie de leur temps, non pas à attendre le moment d'agir dans une inquiétude silencieuse, mais, au contraire, à s'y préparer par une discussion sereine sur les philosophes et la philosophie. D'autre part, parmi les oligarques, on ne trouve que deux hommes sensibles à la philosophie et c'est, justement, les deux chefs, c'est-à-dire sans doute les plus doués.

Par opposition, Socrate et les autres philosophes ne sont jamais mentionnés par Machiavel, ni la philosophie. Si ce n'est dans la *Vie de Castruccio Castracani*, où il met dans la bouche d'un héros militaire et politique selon son cœur, plusieurs aphorismes volés aux philosophes de Diogène Laërce⁴⁴. Plutôt que de rappeler et de faire sienne l'injonction, adressée aux peuples grecs par leurs dieux, de cultiver les Muses, Machiavel suggère que Dieu, le précepteur de Moïse, lui enseigna la méthode forte qui est celle du *Prince*. Puis il affirme, comme seul il sait le faire, que « tous les prophètes armés vainquirent et les prophètes désarmés se perdirent ». Plus tard, il utilise l'exemple de David, le saint roi, pour illustrer sa doctrine sur les armes mercenaires et auxiliaires⁴⁵. Chez Machiavel, la

44. Voir ci-dessous « Lire le cas Castracani ».

45. *Le Prince* chapitres VI et XIII.

Bible fonde le machiavélisme et non le christianisme, et Dieu tourne les hommes vers la violence et non la réflexion philosophique.

Peut-être résumerait-on l'opposition encore mieux en comparant les héros respectifs des deux textes. Selon Rousseau, fin juge en pareille matière, César Borgia est le héros exécration du *Prince*⁴⁶. Les ruses, les vilénies, la *virtù* de César Borgia sautent hors de la page et réveillent les intelligences les plus somnolentes. Machiavel, comme à plaisir, accuse les traits de cette figure diabolique : « je ne juge pas superflu de les examiner, parce que moi je ne saurais quels préceptes me donner qui soient meilleurs pour un prince nouveau que l'exemple de ses actions » ; « Moi, je ne craindrai jamais d'alléguer César Borgia et ses actions⁴⁷. » Pour sa part, Plutarque présente, dans la personne d'Épaminondas, un comportement qui est le contrepied de celui de César Borgia. Le froid usage de la violence et de la rapine est remplacé par la modération extrême, si l'on veut, du philosophe-guerrier. À Théanor qui veut le récompenser pour ses actions désintéressées et alléger ainsi un peu le fardeau de sa pauvreté, il oppose un « non » catégorique. Lorsque ses amis le prient de s'unir à eux dans la conspiration contre les tyrans, il refuse. Non pas qu'il ait peur de la mort ou qu'il soit incapable d'action politique : on le voit tout de suite à la tête des citoyens lorsqu'il s'agit d'attaquer la garnison spartiate. Il ne

46. Rousseau, *Du contrat social, Œuvres complètes*, Tome III, Pléiade, Gallimard, 1964, page 1480. – Voir ci-dessous le chapitre « Lire le cas Borgia ».

47. *Le Prince* chapitres VII et XIII.

veut pas, explique-t-il bien avant cet acte de courage, verser le sang de ses concitoyens ou d'hommes qui ne soient pas des ennemis invétérés de sa patrie. En somme, les messages de Machiavel et de Plutarque passent par le face à face maintenant éternel de leurs héros respectifs.

**

Dans une lettre à François Vettori, déjà citée, Machiavel confie, ou plutôt annonce, à son ami la création du *Prince*: « Et parce que Dante dit qu'on n'a pas la science si on ne retient pas ce qu'on a compris, j'ai noté le profit que j'ai tiré de leur conversation et j'ai composé un opuscule intitulé *De principatibus*⁴⁸ » Un sage conseil qui nous vient de deux des maîtres de la Renaissance. Donc à l'instar de Machiavel et selon le conseil de Dante, un bilan.

L'analyse a montré par le menu que l'auteur du *Prince* n'a pas tiré sa doctrine de la seule expérience des événements politiques contemporains. En lisant certaines pages, on imagine un Machiavel penché sur son texte, peut-être perdu dans la réflexion, mais certes ayant les œuvres d'Hérodien, de Cicéron et de Plutarque ouvertes devant lui ; on voit même ce grand lecteur transcrivant parfois un passage qui l'a frappé. Les portraits des empereurs romains, dessinés par Hérodien remplissent pendant un temps le champ de vision de Machiavel, au point où il reprend sans plus tel ou tel trait de leur physionomie morale. Certaines

48. Voir la note 5.

images de Cicéron, certaines structures du traité *Les Devoirs* informent son imagination ; il les voit réapparaître sous sa plume presque malgré lui. Les thèmes de fond de Plutarque, dans les *Vies* et dans les *Œuvres morales*, habitent son intelligence ; il en fait ses catégories. Les œuvres des Anciens, on a toutes les raisons de l'affirmer, ne sont plus que les passementeries de l'habit d'apparat du *Prince*.

Mais quelque profonde que soit l'influence des Anciens sur Machiavel, il n'est pas un de ces êtres dont la docilité béate ennuie et attriste, et il n'est pas non plus un disciple fécond parce que fidèle à ses maîtres. Le texte de Machiavel en est un témoin sûr. Pour compléter le portrait de Machiavel l'écrivain, il faut sans doute y ajouter le sourire ironique que l'imagination populaire lui prête depuis toujours, mais en y donnant un sens supplémentaire : il sourit, imagine-t-on, parce qu'il observe en connaisseur les folies des hommes et qu'il y découvre pourtant les règles de l'amorale politique ; il sourit, faut-il achever, parce qu'au moment même où il cite les Anciens, il sait qu'il touche, transforme, voire invertit, leur pensée.

Or cette originalité qui se nourrit pourtant de la tradition n'a jamais été tout à fait perdue de vue. Les textes de Machiavel, translucides sinon transparents, ne permettent pas à l'inconscience des lecteurs de faire partout son œuvre. C'est donc à ces pages qu'il faut retourner encore une fois. Ainsi, dès les premiers paragraphes des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, l'auteur déclare que son livre ne présentera pas un commentaire servile de l'œuvre de Tite-Live, mais qu'il proposera une nouvelle théorie politique, qu'il a suivi un chemin sur lequel personne n'a jamais

marché. Ce chemin est si nouveau qu'il craint d'être blâmé par certains de ses lecteurs⁴⁹. L'appréhension du jugement et de la condamnation de ses contemporains en raison de la hardiesse de sa pensée, Machiavel l'a mentionnée ailleurs : le chapitre XV du *Prince* exprime la même inquiétude relevant de la même cause. « Comme moi je sais que beaucoup d'hommes ont écrit là-dessus, je crains d'être tenu pour présomptueux en écrivant moi aussi là-dessus, en me démarquant des institutions des autres surtout pour discuter de cette matière-ci. Mais comme mon intention est d'écrire quelque chose d'utile pour qui le comprendra, il m'a paru plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que l'imagination qu'on a d'elle. Beaucoup d'hommes se sont imaginé des républiques et des principautés qu'on n'a jamais vues ni jamais connues existant dans la réalité ».

On touche à trois points importants dans ces quelques phrases. D'abord, Machiavel dit sa relation trouble avec ses prédécesseurs : il les a lus, mais est en désaccord avec eux. De plus, ce désaccord n'est pas occasionnel : si Machiavel s'arrête en plein milieu de son livre pour le reconnaître en toutes lettres, c'est qu'il est conscient qu'il apparaît surtout ici, mais qu'il existe ailleurs, pour ne pas dire partout. Enfin, l'essentiel de ce désaccord, au moins aux yeux de celui qui le connaît le plus intimement, tient à la « vérité effective », ce qu'on appellerait aujourd'hui le réalisme. Machiavel reproche aux Anciens de vivre, ou du moins de faire vivre les autres, dans un monde imaginaire. Cela lui paraît répréhensible, mais pas d'abord pour quelque motif de

49. *Discours I Proème.*

théoricien qui cherche la vérité, cette impossible adéquation de l'intelligence, trop rigide, avec l'être, trop fluide. Son objection est bien pratique : ceux qui vivent dans ce monde imaginaire se font du mal, tout comme celui qui croirait pouvoir voler par la force de ses seuls bras risque d'agir en conséquence et d'en souffrir les conséquences. Les choses et surtout les hommes sont beaucoup moins beaux et bons qu'on ne le dit : pour être tout à fait raisonnable, il faut agir en conformité avec une vérité nouvelle et d'un nouveau type : les hommes, tels que les révèlent les faits, sont tristes, c'est-à-dire méchants, c'est-à-dire égoïstes.

C'est en ce sens qu'on peut parler d'un pessimisme machiavélien. À la condition de ne pas anéantir, par la suite, l'impact de cette constatation, en se référant à une influence religieuse ou autre qui aurait coloré le jugement de Machiavel. Tel qu'il comprenait la réalité humaine, tel qu'il comprenait sa propre pensée, Machiavel jugeait son pessimisme objectif et vérifiable : il le croyait effectif. Il ne le voyait pas comme le résidu confus d'un augustinisme moyenâgeux ou de quelque autre école chrétienne. Selon lui, ce sont les autres – ceux qui sont charmés et endormis par les discours anciens, païen ou chrétien – qui se trompent et subissent des influences indues. D'ailleurs, n'ayant aucune référence positive à la religion, c'est le moins qu'on puisse dire, refusant de s'assouvir en jérémiades eschatologiques, conduisant au contraire à la conclusion que « ce qui semblera vertu » est vanité irréaliste et « ce qui semblera vice ⁵⁰ » moyen nécessaire de survie, le pessimisme

50. *Le Prince* chapitre XV.

machiavélien est par ses concepts, et donc en son essence, différent du pessimisme chrétien.

Voudrait-on laisser de côté ceux qui s'opposent à Machiavel pour jauger un moment ce qu'on pourrait appeler l'influence de Machiavel ? Un exemple : Spinoza. Les premières lignes du *Tractatus politicus*⁵¹ critiquent la philosophie morale des Anciens sur le même ton et quant aux mêmes points que le chapitre XV du Prince. Aussi n'est-on pas étonné de voir que le nom de Machiavel apparaît au chapitre cinquième du traité, où il est appelé, entre autres, un « très habile auteur ». Or le *Tractatus politicus* révèle la substance de la pensée spinoziste, puisque l'auteur écrit alors sa dernière œuvre et qu'il se pense encore en parfaite harmonie avec l'*Ethica* et le *Tractatus theologico-politicus*. Y aurait-il une obscure sympathie doctrinale entre le froid « géométriseur » de l'éthique et l'apologiste enflammé de la *virtù* ? Si oui, quelle est-elle ? Sans doute l'un et l'autre se rejoignent sur deux plans : le besoin de dominer et de maîtriser la matière politique, quitte à viser plus bas, et la cause-effet de ce besoin : le réalisme ou, pour parler encore une fois comme Machiavel, la « *verità effettuale* – vérité effective »⁵².

51. *Tractatus politicus* I.1 ; V.7 et X.1.

52 . Un des analystes les plus persuasifs de l'influence machiavélienne est sans doute Leo Strauss, lequel, dans des livres comme *Natural Right and History* (University of Chicago Press, Chicago and London, 1974, pages 177-179) a exprimé l'essentiel de la position de l'auteur du Prince. Son *magnum opus* sur Machiavel demeure *Thoughts on Machiavelli* (University of Washington Press), mais le livre, véritable délire d'érudition, suppose que le lecteur est déjà acquis à la thèse que Machiavel aurait usé d'un *ars occultandi* très poussé. Quoi qu'il en soit de sa forme et de la thèse d'interprétation qui le soutient, *Thoughts on*

Mais il est temps de conclure pour de bon. N'en déplaise à certains, Machiavel incarne fort bien cette période mouvementée et méconnue de l'histoire de la pensée qu'est la Renaissance. En un sens, tout est déjà dans le mot choisi pour la nommer. Renaissance ? C'est-à-dire retour en arrière pour faire revivre quelque chose, à savoir la pensée ancienne, du moins ce segment qu'avait oublié la scolastique dite décadente. Mais aussi naissance, et donc apparition de quelque chose de nouveau, d'inédit, peut-être de non-dit. Ce nouveau pouvait, par exemple, prendre la forme du merveilleux conte inventé par Thomas More et intitulé *Utopie*. Il pouvait prendre une forme beaucoup plus audacieuse et, somme toute, assez inquiétante, comme le montre le *Prince*. Quoi qu'il en soit, on tirera au moins une leçon de la Renaissance, leçon commune à More et à Machiavel : la pensée humaine, si avide de saisir le réel, pour se le dévoiler ou pour le maîtriser, se fera vigoureuse, clairvoyante et féconde, à la condition d'être dialogue, soit avec les pères de la pensée occidentale, qui ont laissé en patrimoine des mots comme *utopique* et *machiavélique*, soit avec les pères de des pères : les Hérodien, Cicéron et Plutarque.

Machiavelli est une véritable mine pour qui veut pratiquer l'œuvre du Grand Secrétaire.

Lire le cas Castracani

« ... gouvernez le prince :
« Montrez-lui comme il faut régir une province,
« Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
« Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
« Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
« Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
« Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
« Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
« Reposer tout armé, forcer une muraille,
« Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
« Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait.
« Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet. »
Corneille, *Le Cid*, I 3

Cinq ans après la mort de Machiavel, les premiers éditeurs du *Prince* publièrent, dans le même volume que le fameux traité, *La Vie de Castruccio Castracani de Lucques*. Rien ne prouve que ce choix fut celui de l'auteur, mais tout indique qu'il aurait été d'accord avec cette décision : *Le Prince* et *La Vie* sont faits pour être lus l'un à la suite de l'autre. Castruccio Castracani est un autre des « héros » de Machiavel. Et si, comme chacun le sait⁵³, César Borgia sert de modèle pour le prince, on peut en dire autant du condottiere de Lucques.

53. Mais avec les réserves et les questions dont le chapitre ci-dessous « Lire le cas Borgia » expose les bases.

Il n'apparaît pas dans *Le Prince*⁵⁴, et pour cette raison sa figure n'est pas aussi bien connue que celle de Borgia. Mais il est proposé ici comme un de ces grands hommes dont le lecteur du *Prince* a tant à apprendre. Aussi dès les premières lignes de *La Vie*, le lecteur de Machiavel et ses dédicataires sont fixés : « Castruccio Castracani de Lucques fut donc un de ces grands hommes ; étant donné les temps où il a vécu et à la cité où il est né, il fit de très grandes choses, et il n'eut pas une naissance plus heureuse et plus connue que les grands hommes, comme on le comprendra en traitant le cours de sa vie. Il m'a paru bon de la rappeler au souvenir des hommes, car il m'a paru y avoir trouvé un grand nombre de très grands exemples de vertu et de fortune. Et il m'a paru bon de vous l'adresser à vous qui vous délectez des actions vertueuses plus que les autres hommes que moi, je connais⁵⁵. » À la fin du texte, Machiavel revient sur son idée de départ ; et il écrit, comme pour s'assurer qu'on n'a pas perdu de vue l'essentiel, à savoir que Castracani est un modèle : « Comme sa vie ne fut inférieure ni à celle de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, ni à celle de Scipion de Rome, il mourut à l'âge de l'un et de l'autre ; sans doute les aurait-il surpassés l'un et l'autre si, au lieu de Lucques, il eût eu pour patrie la Macédoine ou Rome. » En somme, le Castruccio Castracani que propose l'auteur est de la taille de César Borgia ; en autant que les

54. Son nom est mentionné deux fois dans les *Discours* (II.9 et 12). Dans l'*Histoire de Florence* (II.26-30), le récit des conflits entre Castruccio et les Florentins est assez différent de celui de *La Vie*.

55. On trouvera une traduction du texte dans la section « Textes » du site lesreliefs.com.

grands hommes de l'Antiquité ont régulièrement, de l'avis Machiavel, plus de grandeur que les héros offerts par l'histoire moderne⁵⁶, Castracani, tout comme le duc de Valentinois, fait doublement figure d'exception : il est grand, ce qui est déjà rare, et il est grand en des temps de médiocrité⁵⁷.

Mais il y a plus : tout comme pour Borgia, le projet pratique de Castracani ressemble à celui présenté à la fin du *Prince*. Car si Machiavel propose à Laurent de Médicis de prendre l'Italie, l'objectif de Castracani, qui explique toutes ses entreprises, est de prendre la Toscane. Ainsi apprend-on avant le dernier affrontement entre Castracani et les Florentins : « Castruccio, ayant entendu parler de la grande armée que les Florentins avaient envoyée contre lui, ne s'effraya aucunement, mais pensa que le moment était arrivé où la fortune devait mettre entre ses mains le contrôle de la Toscane ». Bien mieux, Machiavel emploie des expressions semblables pour décrire Borgia tentant d'unifier et de libérer l'Italie et le malheureux Castracani échouant au moment même où il réussissait. Du premier, Machiavel écrit dans *Le Prince* : « Et bien que jusqu'ici une certaine lueur se soit montrée en quelqu'un, qui permette de juger qu'il était choisi par Dieu pour sa rédemption, cependant on a vu,

56. Pour avoir un exemple de la comparaison continue que fait Machiavel et son jugement, d'ordinaire critique, sur les Modernes, on relira le chapitre III du *Prince*, qui porte sur les anciens Romains et les Français de Louis XII. Voir aussi *Discours* I.12 et II.16-18.

57. On peut dire que, tout comme pour Nietzsche quelques siècles plus tard, la cause de la médiocrité des temps modernes est le thème de la réflexion de Machiavel.

ensuite, qu'il a été réprouvé par la fortune lors du plus haut cours de ses actions (chapitre XXVI). » La fortune, déesse malveillante, présidait aussi au malheur de Castracani, si l'on en croit son biographe : « ennemie de sa gloire, la fortune lui ôta la vie au moment où elle devait la lui donner et interrompit les projets que longtemps auparavant il avait pensé mettre à effet ; rien, si ce n'est la mort, ne pouvait en empêcher la réalisation. » Castracani est un autre bel exemple du prince machiavélien.

Cette dernière remarque conduit à une constatation cruciale. Sans doute, la pensée de Machiavel est le résultat d'une réflexion passionnée sur les grands hommes ; mais elle porte tout autant sur l'échec humain : si Machiavel examine la vie des grands hommes, c'est qu'il veut en tirer des leçons qui permettront de réussir ou, ce qui revient au même, qui permettront d'éviter l'échec. Par ailleurs, la vie de Borgia est en fin de compte, un échec⁵⁸. Et la vie de Castracani l'est tout autant. Or dans le cadre de la pensée machiavélienne, éviter l'échec revient à arracher à la fortune le contrôle de sa vie – c'est là toute l'œuvre de la *virtù*. La réflexion de Machiavel a comme double objectif le réveil de la vertu humaine et la maîtrise de la fortune : « Néanmoins, de peur que notre liberté ne soit éteinte, je juge qu'il peut être vrai que la fortune soit l'arbitre de la moitié de nos actions, mais que même alors elle nous en laisse gouverner l'autre moitié, ou à peu près (chapitre XXV). » On comprend mieux alors une des premières phrases de *La Vie* : « Je crois bien

58. Encore une fois, on peut examiner l'argument présenter dans « Le cas Borgia ».

que ceci naît de ce que, voulant montrer au monde que c'est elle, et non la prudence, qui fait les grands hommes, la fortune commence à montrer ses forces à un moment où la prudence ne peut avoir aucune part et où au contraire on doit reconnaître que tout vient d'elle.» Sans doute, Borgia était-il un grand homme ; peut-être Castracani était-il plus grand encore, au point de pouvoir se mesurer aux plus grands de l'Antiquité ; il n'en demeure pas moins qu'en un instant, la fortune, ici sous la guise de la maladie, peut jeter par terre des projets bien dessinés, efficacement entrepris, obstinément poursuivis. En somme, les deux hommes, Borgia et Castracani, ont peut-être servi à une même fin dans l'économie de l'œuvre du Grand Secrétaire : faire réfléchir sur la vertu et la fortune, entraîner l'homme vers ses plus hautes possibilités, le préparer à affronter ses limites. Aussi la réflexion machiavélienne sur ces thèmes sera reprise ici à partir de quelques aspects de *La Vie de Castruccio Castracani de Lucques*.

Aux yeux de Machiavel, a-t-on dit, Castracani est un héros. Mais qu'est-ce qu'un héros, et surtout un héros machiavélien ? Pour répondre, on partira de l'incarnation du type opposé. Dans *La Vie*, Paul Guinigi offre un bel exemple d'homme politique médiocre. Son père, François Guinigi, avait repéré Castracani et en avait fait un homme selon son cœur, ou plutôt selon sa foi. Or d'après le récit de Machiavel, François avait déjà un fils, Paul. Le jugement du père était sans doute que son fils adoptif était bien plus habile que son fils légitime, ce qui expliquerait, mieux encore que la différence d'âge entre les deux *fils*, qu'à sa mort François a tout laissé entre les mains de Castracani et que ce dernier n'abandonna son *tutorat* de Paul qu'à sa

propre mort. Quoi qu'il en soit, le récit de Machiavel montre que lorsqu'il s'agit d'entreprendre quelque action politique ou militaire, Castracani part en personne faire face à la difficulté et Paul Guinigi reste loin derrière, soit pour garder Lucques, soit pour occuper Pise : au fils naturel de François Guinigi reviennent les sinécures. Une seule fois Paul reçoit-il un rôle vraiment actif, lors de la prise de Pistoie, et même là il n'est rien de plus que le bras droit de Castracani. D'ailleurs, les Florentins, adversaires acharnés de Castracani, ne s'y trompent pas : lorsqu'ils veulent entreprendre quelque chose ils ne tiennent pas compte de Guinigi fils ; que ce dernier soit présent ou non n'entre pas dans leurs calculs ; c'est Castracani dont il leur faut tenir compte : « Durant cet intermède les Florentins, mécontents de ce que pendant la trêve Castruccio se fût rendu souverain de Pistoie, cherchaient une façon de la faire se rebeller ; ils jugeaient que ce serait facile en raison de son absence. » Or à l'absence de Castracani correspond la présence de Paul Guinigi : alors que le premier se couvre de gloire à Rome, le second ne fait rien à Lucques et à Pistoie, où l'a laissé son maître. Les hauts faits de Castracani font la preuve de la médiocrité de Paul Guinigi ; l'inefficacité de Guinigi fils rehausse la *virtù* du fils adoptif.

On en vient ainsi au dernier discours de Castracani, celui qu'il adressa à son *héritier*. Or les mots du héros confirment le contraste qu'ont dessiné les éléments de la biographie de Castracani : opposant ce que lui voulait et pouvait faire et ce que l'autre devra vouloir et pourra peut-être faire, le condottiere mourant souligne plusieurs fois la différence entre lui-même et

son *élève*. Un exemple parmi d'autres : « Tu ne dois donc espérer en rien d'autre qu'en ton ingéniosité, en le souvenir de ma vertu et en la réputation que t'apporte la présente victoire : si toi, tu sais en user avec prudence, elle t'aidera à établir un accord avec les Florentins ; effrayés par leur présente déroute, ils devront l'accepter avec joie. Alors que moi, je cherchais à en faire mes ennemis et que je pensais que leur inimitié m'apporterait puissance et gloire, toi, tu dois, de toutes tes forces, t'en faire des amis, parce que leur amitié t'apportera sécurité et commodité. » Non seulement la conduite de Guinigi doit-elle être à l'opposé de celle de Castracani, mais elle se ramène en fin de compte à s'appuyer sur les fondements que ce dernier a posés et ensuite à gérer les choses de son mieux, c'est-à-dire avec prudence : les objectifs « puissance et gloire » sont remplacés par « sécurité et commodité ». Et la phrase qui suit donne la raison de cette différence : « En ce monde, il est bien important de se connaître soi-même et de savoir mesurer les forces de son esprit et de son État ; celui qui se reconnaît inapte à la guerre doit s'ingénier à régner avec les arts de la paix. » Pour Paul, se connaître soi-même, c'est conclure que la sagesse conseille la médiocrité des objectifs et la « prudence » des moyens. Si Paul avait été un homme d'envergure, les derniers conseils de Castracani auraient été tout autres.

Néanmoins, *La Vie* dans son ensemble et surtout le dernier discours de Castracani condamnent la méthode forte des grands hommes machiavéliens : puisque Castruccio Castracani ne sut pas atteindre son objectif, puisque la fortune se montra trop forte, la *virtù* de l'individu est insuffisante, semble-t-il, et ne saurait

pas être la solution du problème politique humain⁵⁹. En un sens, cette biographie est plus en harmonie avec le message des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, où la figure du prince-héros est quasi absente. D'ailleurs, n'y a-t-il pas un écart entre la position de l'auteur du *Prince*, plus énergique, plus violent, plus intransigeant, plus *machiavélique*, et celle de l'auteur de *La Vie* et des *Discours*? Le Machiavel de ces deux derniers textes serait plus modéré, parce qu'il aurait découvert une vérité qui renverse ses premiers rêves ; et on l'imagine ajoutant *sotto voce* : « Toute la prudence de Castruccio, toutes ses ruses, tous ses efforts ne furent d'aucun effet contre un refroidissement soudain et la maladie qui s'ensuivit ; en dernière analyse, la vertu d'un grand homme s'est montrée inadéquate ; il faut trouver une solution autre, c'est-à-dire plus modérée, plus proche de la morale traditionnelle. »

À cette suggestion, qui n'est pas sans mérites, il faudra ajouter que face à la force de la fortune, la réponse de Machiavel n'est pas de tourner l'homme vers la conquête de la nature pour empêcher que les maladies n'emportent les meilleurs hommes : la leçon à tirer de la mort prématurée de Castracani n'est pas qu'il faille développer la médecine. D'autres penseurs modernes proposeront plus tard que la tâche humaine la plus noble est bel et bien de s'attaquer à la fortune de cette façon. En tout cas, dans les *Discours* supposément moins *machiavéliques*, Machiavel répond en homme politique : si la république trouve tant de place dans ce commentaire, ce n'est pas que le régime

59. C'est la thèse que défend un peu trop uniment J. H. Whitfield dans *Castruccio and Machiavel*, Italian Studies, Volume VIII, 1953.

populaire soit plus moral que la principauté ; c'est que l'auteur cherche à établir les conditions qui feront que les grands hommes pourront se succéder sans cesse et se passer les rênes du pouvoir ; c'est qu'il veut savoir créer et entretenir les institutions politiques qui produiront les grands hommes en quantité suffisante. Aussi dans l'optique de Machiavel, la république est en fin de compte plus intéressante que la principauté : la principauté et surtout la principauté nouvelle reposent sur les plus grands hommes d'action ; mais la république saine, comme l'était celle de Rome, permet plus de stabilité parce qu'elle produit, par la vigueur et la justesse de ses institutions, un grand nombre d'hommes *vertueux* qui assurent de génération en génération la survie de leur patrie et son bien-être politique. En conséquence, étudier les princes nouveaux, c'est apprendre à connaître la *virtù*, et étudier Rome, c'est apprendre à connaître ce qui soutient, développe et protège la *virtù*⁶⁰. Voilà le fond de la différence entre *Le Prince* et les *Discours*.

Dans le même esprit, sur son lit de mort, Castracani essaie de résumer en quelques phrases l'essentiel de ce que Guinigi devra savoir pour régner efficacement. Mais l'éducation qu'il tente de faire à la dernière minute ne sera pas suffisante : le système politique dans lequel vivent ces gens ne permet pas qu'un autre, plus fort que Paul, puisse s'élever au bon moment pour reprendre en main l'effort de Castracani ;

60. Ce n'est pas le moindre des paradoxes de l'œuvre de Machiavel que la *virtù* des grands doivent être en quelque sorte protégée contre une force débilante. Quelle est cette force ? Et quelle est cette *virtù* qui a besoin d'être ainsi protégée ?

car les institutions de la cité de Lucques et de l'Italie d'alors ne prévoient pas le développement de jeunes hommes ambitieux et habiles. Si la vie de Castracani est un exemple d'échec, c'est surtout sur le plan des institutions inadéquates qui entouraient l'homme ; si le lecteur peut tirer une leçon de la faiblesse de Paul Guinigi, c'est surtout sur le plan du régime politique qui prévalait alors et qui ne permettait pas la montée d'un nouvel homme fort ou, mieux, de plusieurs hommes forts. D'ailleurs, comme pour mieux signaler l'importance de ce thème, Machiavel suggère, par un bon mot qu'il attribue à Castracani, que ce dernier savait bel et bien ce que son œuvre politique avait de précaire. « On lui demandait, alors qu'il était près de mourir, comment il voulait être inhumé après sa mort ; il répondit : "Le visage tourné vers le bas, parce que moi, je sais que quand moi, je serai mort, ce pays ira sens dessus dessous." » La stabilité et la puissance politiques de Lucques reposent sur la seule personne de Castracani : lui mort, tout s'effondrera. Quand Scipion mourut – pour prendre un de ceux auxquels Machiavel compare Castracani – il n'avait aucune crainte que sa cité soit laissée sans ressources : les institutions républicaines de Rome y pourvoiraient. En un sens donc, la dernière phrase de la biographie, déjà citée, résume à merveille la vie du héros machiavélien. « Comme sa vie ne fut inférieure ni à celle de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, ni à celle de Scipion de Rome, il mourut à l'âge de l'un et de l'autre ; sans doute les aurait-il surpassés l'un et l'autre si, au lieu de Lucques, il eût eu pour patrie la Macédoine ou Rome. » L'imperfection de la vie de Castracani ne tient pas à sa personne, à ses qualités personnelles ; elle

tient au fait que ce grand homme n'était pas épaulé par des institutions qui donnent fermeté et durée à ses actions ; il ne manquait à Castracani que d'être né dans un autre temps, sous un autre régime. Recréer l'esprit perdu de ce temps et de ce régime, voilà l'objectif spirituel de l'œuvre machiavélique.

Mais tout ne fut pas échec chez Castracani, loin de là ; si Machiavel se donne la peine de proposer de nombreux détails de sa vie, c'est qu'elle est grande et donc instructive. « On peut voir par tout ce qui a été montré que Castruccio fut un homme rare pour son propre temps, mais aussi pour une grande partie du passé ». Dans le monde de Machiavel, un homme rare, c'est un homme qui a de la grandeur d'âme et de cœur et d'énergie, de l'*animo*. La grandeur d'âme de Castracani est d'ailleurs le point le plus important à examiner pour comprendre le mouvement même de sa carrière politique, sa grandeur d'âme, certes, et une réalité concomitante : le soupçon.

La vie active indépendante de Castracani commence après la mort de François Guinigi. Tant que vit ce dernier, Castruccio jouit d'une faveur universelle : on aurait dit qu'il n'avait pas d'ennemis. « On ne le voyait rien faire, on ne l'entendait rien dire qui pût déplaire ; il était respectueux avec ses supérieurs, modeste avec ses égaux, plaisant avec ses inférieurs. Cela le faisait aimer, non seulement de toute la famille des Guinigi, mais encore de toute la cité de Lucques. » Après la mort de Guinigi, tout cela change et d'un seul coup. Or Castracani n'a pas le temps de faire quoi que ce soit qui puisse lui attirer une haine nouvelle, ou même un amour supplémentaire : la défaveur fond sur lui depuis quelque circonstance indépendante de sa

volonté et de son action. Le texte de Machiavel est laconique, mais clair; il faut le suivre phrase par phrase: «Alors messire François Guinigi mourut et Castruccio demeura gouverneur et tuteur de Paul; il accrut tellement sa réputation et son pouvoir que la faveur qu'il avait d'habitude dans Lucques se convertit partiellement en envie, au point où un grand nombre de gens le calomniaient en disant qu'il était un homme à soupçonner, quelqu'un qui avait un esprit tyrannique.» C'est la disparition même de Guinigi qui transforme la réputation de son protégé: tant que Castracani n'était que l'instrument d'un autre, l'envie des hommes ne le visait pas. Les hommes n'envient que le chef, ou celui qui menace de le devenir; ils n'envient pas un subalterne quelque talentueux qu'il puisse être: au fond, il est comme nous, se disent-ils, il est un des nôtres. De plus, si l'envie naît comme d'un coup dans le cœur des petites gens de Lucques, elle est nourrie et entretenue par le travail du rival de Castracani: George degli Opizi. «Avec la mort de messire François, il espérait demeurer, pour ainsi dire, le prince de Lucques; il lui semblait que Castruccio, qui demeurait au gouvernement par la faveur que lui donnaient ses qualités, lui en avait enlevé toute occasion; pour cette raison, il répandait des bruits qui lui enlevaient de la faveur.» La jalousie des hommes a donc deux sources: chez les petits la crainte de l'homme fort qui pourrait les dominer ⁶¹, et chez les forts la crainte de leurs

61. Comme le dirait *Le Prince*: «Parce qu'en toute cité on trouve ces deux humeurs différentes, d'où il se fait que le peuple désire ne pas être commandé ni opprimé par les grands, alors que les grands désirent commander et opprimer le peuple; et de ces deux

rivaux⁶². Mais la réaction soupçonneuse des citoyens de Lucques et des rivaux de Castracani provoque chez lui comme par nature une réaction symétrique: il se met à scruter l'esprit et le cœur de ceux qui l'entourent pour deviner leurs projets ; il se met à les soupçonner de lui vouloir du mal ou de ne plus avoir pour lui la bienveillance d'antan ; et son attention porte surtout sur les plus forts. «Castruccio s'en indigna d'abord, puis il y ajouta du soupçon: il pensait que messire George ne cesserait pas de le mettre dans la défaveur du lieutenant de Robert, roi de Naples, qui le ferait chasser de Lucques.» Le soupçon des autres engendre chez celui qu'on soupçonne un examen soupçonneux défensif; puis, l'examen soupçonneux engendre le soupçon qu'il y a chez les autres une intention agressive. Or, dans les circonstances de vie ou de mort où l'on se trouve, le soupçon vaut une certitude ; il ne reste donc à Castracani qu'une option: attaquer ceux qui le menacent avant qu'ils n'aient l'occasion de mettre à exécution les projets nuisibles qu'il devine. Et c'est ce qu'il fait. «Après d'Ugoccione, il y avait de Lucques quelques bannis du parti gibelin ; Castruccio négociait avec eux pour les faire rentrer dans Lucques

appétits différents naît, dans les cités, un des trois effets suivants : la principauté, la liberté ou la licence (chapitre IX). »

62. Comme le dirait *Le Prince*: « Le pire auquel puisse s'attendre un prince de la part du peuple devenu son ennemi est d'être abandonné de lui ; de la part des grands devenus ennemis, il doit craindre non seulement d'être abandonné, mais même qu'ils l'attaquent, parce que, comme il y a chez eux plus de vision et d'astuce, ils se gardent toujours du temps pour se mettre à l'abri et cherchent un poste auprès de quelqu'un qui puisse le vaincre (chapitre IX). »

avec l'aide d'Ugoccione ; il communiqua encore son dessein à ses amis dans la cité, qui ne pouvaient pas supporter le pouvoir des Opizi.» Dans *La Vie de Castruccio Castracani*, la lutte entre les gibelins et les guelfes est d'abord affaire de soupçon ; mais il en est ainsi parce qu'en général la vie des grands est travaillée par le soupçon.

On pourrait toujours objecter que Castracani n'avait peut-être aucune ambition réelle, c'est-à-dire que les soupçons des gens du peuple et de George degli Opizi étaient sans fondement. Or, c'est cette distinction entre le soupçon et la réalité qui est sans fondement, répondrait Machiavel : dans les faits, tous ou presque tous soupçonnaient Castracani : avec la mort de François Guinigi, il était devenu visible, il était devenu un candidat au pouvoir suprême dans la cité ; sa visibilité causait une envie qu'aucun démenti n'aurait modérée, que seule sa disparition effective, ou son affaiblissement social définitif, aurait étouffée. À moins d'accepter de devenir moins qu'il n'était, il ne restait à Castracani qu'une seule issue : être, ou devenir tout à fait, ce qu'à tort ou à raison on l'accusait d'être.

Donc avec l'aide d'Ugoccione della Faggiola, le gibelin Castracani écrase la famille des Opizi et devient le lieutenant d'Ugoccione à Lucques : comme il se doit, deux gibelins unissent leur force et luttent contre les Florentins, chefs du parti guelfe. Or les circonstances font que Castracani vainc les Florentins, guelfes, à Montecarlo. Alors le circuit du soupçon a l'occasion de reprendre de plus belle, mais cette fois entre gibelins. « Par cette déroute, Castruccio se fit une si grande renommée qu'Ugoccione fut pris par une jalousie et un soupçon tels qu'il ne pensait qu'au moyen de

l'anéantir : il lui semblait que cette victoire lui avait enlevé du contrôle politique plutôt que de lui en donner.» Exemple de naïveté cette fois, Castracani réagit moins bien : il ne répond pas au soupçon qu'il a causé par un soupçon équivalent ; bien mieux, en offrant une résistance ouverte à son chef, il lui donne même une occasion de se couvrir du voile de la justice. L'innocence et l'imprudence de Castracani reçoivent leur juste salaire : «Lorsqu'Ugoccione, qui était alors à Pise, entendit cela, il lui parut avoir une juste raison pour le punir ; il appela son fils Néri, auquel il avait déjà donné la seigneurie de Lucques, et il le chargea de capturer Castruccio, sous prétexte de l'inviter à un banquet, et de le faire mourir. C'est pourquoi Castruccio alla, désarmé, au palais de son seigneur sans craindre d'outrage ; il fut d'abord retenu à souper par Néri et ensuite capturé.» Mais contre toute attente, contre toute *justice*, un concours de circonstances permit à Castracani de se libérer ; l'indécision du fils d'Ugoccione le sauva. Servant toujours de modèle au lecteur, mais sur un autre plan cette fois, le héros de *La Vie* montre qu'il a beaucoup appris pendant son cours séjour en prison. «C'est pourquoi Castruccio, aussitôt qu'il fut réuni à ses amis, s'attaqua à Ugoccione avec le soutien du peuple.» Comme pour souligner l'évènement et la leçon qu'il en tira, Castracani, ou Machiavel, dressera une sorte de monument à son erreur. «Comme il y avait assez des souvenirs de sa bonne fortune, il voulut en laisser aussi de sa mauvaise fortune ; c'est pourquoi on voit encore aujourd'hui les menottes dont il fut enchaîné en prison fixées dans la tour de son habitation ; il les avait fait mettre là pour être les témoins de son adversité.»

Les menottes fichées dans le mur sont un rappel de ce qui arrive à celui qui ne sait pas soupçonner à la bonne heure, c'est-à-dire tout le temps.

Pour comprendre ce qui aurait pu arriver à Castracani, il suffit d'examiner la conjuration des Poggio. Ces derniers, poussés par le sentiment d'avoir été mal récompensés par Castracani, prennent les armes contre lui. Mais le « sage » vieillard Stéphane leur fait faire marche arrière. Le jugement de Machiavel est clair : « ils posèrent leurs armes sans plus de prudence qu'ils les avaient prises. » Il faut comprendre par là que si la révolte des Poggio avait été inconsiderée, leur erreur principale, et fatale, fut de ne pas comprendre qu'en faisant naître du soupçon dans le cœur de leur prince, ils devaient tirer la conclusion que celui-ci ne voudrait jamais leur pardonner⁶³ ; cette déduction, toute aventurée qu'elle pouvait être, était plus vraie que les paroles qu'ils entendaient, comme le prouva hors de tout doute le sort qui leur fut réservé. « Castruccio lui répondit agréablement et l'exhorta à être de bon cœur ; il lui montra qu'il était plus heureux d'avoir trouvé les tumultes apaisés qu'il avait été irrité qu'on les ait provoqués ; il exhorta Stéphane à les lui faire venir tous, en lui disant qu'il remerciait Dieu de lui avoir donné l'occasion de montrer sa clémence et sa libéralité. Ils vinrent donc sous la protection de la foi de Stéphane et de Castruccio et furent emprisonnés et mis à mort avec Stéphane. » Au contraire des Poggio, le héros de Machiavel va jusqu'au bout de ce que lui a révélé son expérience ; sa sagesse est effective : il comprend les

63. Comparer ceci à ce qu'on dit, dans la *Description*, au sujet de Vitellozzo Vitelli s'approchant malgré lui de César Borgia.

hommes tels qu'ils sont et agit en conséquence, quel qu'en soit le prix. « Libéré de cette guerre, Castruccio, pour ne plus encourir les dangers qu'il avait déjà encourus, sous différents prétextes et pour différentes raisons, anéantit tous ceux de Lucques qui par ambition pourraient aspirer à la souveraineté; il ne pardonna à personne: ils les priva de la patrie et de la propriété, et ceux qu'il pouvait tenir entre les mains, il les priva de la vie; il affirmait qu'il avait connu par expérience qu'il n'y en avait pas un qui pouvait lui être fidèle. » Comme pour souligner l'importance de la vérité découverte par Castracani, Machiavel y revient encore une fois à la fin de la biographie dans un des bons mots. « Il avait fait mourir un citoyen de Lucques qui avait été cause de sa grandeur; on lui dit qu'il avait mal fait de tuer un de ses anciens amis; il répondit qu'ils se trompaient, parce qu'il avait mis à mort un nouvel ennemi. » Par nature, tous les hommes et surtout ses pairs sont les ennemis du grand homme: le soupçon est la loi de sa vie, et au fond de la vie.

Trop riche, le thème du soupçon n'a pas encore livré toute sa substance. Immédiatement après l'épisode de la révolte des Poggio, se présentent les péripéties de la prise de Pistoie. Pour un lecteur attentif de Machiavel, les circonstances en sont presque banales: la ville est divisée en deux factions; chacune des deux veut le pouvoir pour elle, et elle seule; les uns et les autres prennent les armes, sous l'effet inéluctable du soupçon. « Bastien de Possente était le chef des Blancs et Jacob de Gia celui des Noirs; chacun des deux chefs entretenaient des négociations très serrées avec Castruccio; chacun désirait chasser l'autre, si bien que suite à un grand nombre de soupçons, l'un et

l'autre en vinrent aux armes.» Mais cette fois, c'est Castracani, maître du soupçon, qui s'insère dans la lutte. Aveuglés par leurs préventions réciproques, les deux bandes guelfes se détournent des Florentins, leurs alliés naturels, et font confiance à leur ennemi gibelin, Castracani. La raison de cette confiance est la *virtù* du gibelin : comme les uns et les autres désirent le pouvoir, ils se cherchent un allié qui soit audacieux : « chacun avait plus confiance en Castruccio qu'en les Florentins : ils le jugeaient plus expéditif et plus prompt à faire la guerre ; l'un et l'autre lui envoyèrent secrètement des ambassadeurs pour lui demander de l'aide ». Mais leur allié est encore plus fort que les Pistoïens ne l'ont deviné : non content d'imiter Ugoccione, qui s'était allié à lui pour entrer à Lucques, Castracani trompe les uns et les autres et prend tout le pouvoir pour lui-même⁶⁴.

Dans le monde machiavélien, comme tous le savent, le grand homme est un maître de la ruse ; le cas Castracani permet d'ajouter que c'est le soupçon des autres qui oblige le grand homme à se faire renard et que c'est l'inefficacité de ce même soupçon qui rend la ruse possible. Car la plupart des hommes ne sont pas assez soupçonneux, ou plutôt pas assez intelligents pour soupçonner comme il faut. La fraude et la ruse sont possibles parce que la plupart des hommes sont bêtes, ou encore parce qu'ils oublient bientôt ce que

64. Le stratagème que Machiavel attribue à Castracani est imité de Xénophon, d'après *La Cyropédie* VII.4. Il va presque sans dire que tout en reprenant le texte de Xénophon, Machiavel le transforme. Par exemple, il élimine toute référence au bien commun des citoyens conquis par Castracani.

l'expérience leur a enseigné⁶⁵. Aussi Machiavel résume-t-il la vie de son héros et l'ensemble de *La Vie de Castruccio Castracani*: « Il était agréable avec ses amis, terrible avec ses ennemis, juste avec ses sujets, infidèle avec les étrangers ; il ne cherchait jamais à vaincre par la force lorsqu'il pouvait vaincre par la fraude ; parce qu'il disait que c'était la victoire qui t'apportait la gloire, et non la façon de vaincre. » On ne pourrait demander meilleur commentaire de l'épisode de la prise de Pistoie. Si la fraude est bonne, si la grande fraude est meilleure, ironiserait le Grand Secrétaire, Castracani a accompli là le coup de maître de sa carrière.

Il ironiserait. Car chez Machiavel le sérieux se mêle au comique dans un alliage à peine imaginable, à tel point qu'avertis du sérieux des propos machiavéliens, bien peu de gens savent goûter le sel de sa verve comique ; et, quand quelques-uns le font, ils saisissent à peine que ce comique porte lui aussi sa part de sérieux⁶⁶. Les dernières observations de cette analyse de *La Vie de Castruccio Castracani* feront comprendre quelque chose du travail qu'il reste encore à faire pour porter au jour cet aspect de l'œuvre de Machiavel.

Tous les commentateurs ont noté les bizarreries historiques dont est truffée la biographie de Castracani. Avec une désinvolture qui sied mal à un historien⁶⁷,

65. Voir *Le Prince* chapitre XVIII.

66. Voir la lettre à Francesco Vettori, 31 janvier 1515.

67. Les historiens de l'œuvre de Machiavel assurent que *La Vie de Castruccio Castracani* devait être une sorte de pièce d'essai en vue de la création des Histoires de Florence. Voir, par exemple, la lettre de Zanobi Buondelmonti à Nicolas Machiavel, le 6 septembre 1520). Pourtant Machiavel traite le cas Castruccio bien plus

Machiavel forge l'anecdote de la conquête de Pistoie, examinée ci-dessus; plutôt, il en tire la substance d'un chapitre de la *Cyropédie* de Xénophon et l'applique sans justification historique au récit de la vie de Castracani⁶⁸. Mais les deux inventions les plus flagrantes, et les plus comiques, se trouvent au début et à la fin de *La Vie*: le récit de la double adoption de Castracani et la liste de ses bons mots.

Les dédicataires de la biographie avaient vite fait de noter que les dernières pages du récit présentaient quelque chose d'inattendu et avaient pourtant un air de familiarité. « On remarque bien certains endroits de *La Vie* qui pourraient être améliorés, quoiqu'ils se défendent bien; il y a par exemple la dernière partie, celle des bons mots et des traits spirituels et des remarques fines du dit Castracani: elle pourrait être écourtée et même améliorée parce que ses traits d'esprits et ses bons mots sont trop nombreux et qu'une partie d'entre eux ont été attribués à d'autres sages anciens et modernes⁶⁹ ». C'était là une façon bien délicate de signaler à l'auteur que, pour constituer l'ana de Castracani, il avait saccagé *Les Vies des philosophes* de Diogène Laërce: des trente-quatre

sobrement, et sans doute plus exactement, dans *l'Histoire de Florence* (II.26-30).

68. Il n'est peut-être pas indifférent que Machiavel ait choisi d'*imiter* ainsi l'œuvre de Xénophon: il est bien connu, et il l'était déjà durant la Renaissance, que cette supposée biographie de Cyrus avait été inventée en grande partie par l'historien grec et qu'en décrivant la vie de Cyrus, Xénophon cherchait à faire œuvre de philosophie politique et non d'historien. Cette intention paraît identique à celle de Machiavel dans *La Vie de Castruccio Castracani*.

69. Lettre de Zanobi Buondelmonti à Nicolas Machiavel, le 6 septembre 1520.

exemples de bons mots que propose Machiavel trente et un sont tirés de l'écrivain grec⁷⁰. Sans doute, le choix que fait Machiavel parmi les possibilités que lui offre Diogène Laërce est-il significatif : les seize premiers bons mots sont tirés de la vie d'Aristippe, fondateur de la secte épicurienne ; des cinq suivants, quatre sont de Bion, un mauvais Platonicien qu'on accusait de sophistique, et un seul d'Aristote, cet autre mauvais Platonicien ; les treize derniers, sauf trois, appartiennent à Diogène le Cynique. Cette triple remarque est d'autant plus importante que les traits d'esprit de Castracani ont été choisis par Machiavel afin d'illustrer et de compléter la biographie. « On pourrait raconter plusieurs autres de ses bons mots, qui tous montreraient son génie et sa gravité ; mais je veux que ceux-ci suffisent pour témoigner de ses grandes qualités. » Sans doute le « génie et la gravité » de Castracani sont plus près du réalisme, épicurien, sophistique, cynique ou même, à la limite, aristotélicien, que de l'idéalisme platonicien et stoïcien, pour ne rien dire des rêves chrétiens.

De plus, les mots d'esprit qu'il choisit, Machiavel est contraint de les adapter à la vie de son héros. Ces adaptations elles aussi méritent d'être examinées. Par exemple : Alors qu'Aristippe aurait voulu mourir comme Socrate, le héros de Castracani était d'un autre genre que le pacifique philosophe d'Athènes. « On lui demanda comment mourut César ; il dit : " Dieu veuille

70. Seuls les vingt-troisième, trente-deuxième et trente-troisième mots d'esprit ne sont pas tirés de Diogène Laërce ; le vingt-troisième vient de la vie de Castracani écrite par Tegrini ; les deux derniers sont de source inconnue, et sont sans doute des inventions de Machiavel.

que je meure comme lui.” » Alors que Diogène le Cynique louait cinq sortes de personnes : ceux qui ne se mariaient pas, ceux qui n’allait pas à la mer, ceux qui ne s’engageaient pas dans les choses politiques, ceux qui n’établissaient pas une famille et ceux qui ne fréquentaient pas les hommes puissants, Castracani, il fallait s’y attendre, ne loue que les deux premiers quand ils disent le contraire de ce qu’ils font. « Castruccio louait assez les hommes qui promettaient de prendre femme et puis ne les épousaient, et aussi ceux qui disaient vouloir aller sur mer et puis n’y allaient pas. » Par ailleurs, certains traits d’esprit que rapporte Diogène Laërce et que laisse de côté Machiavel sont tout aussi prégnants. Par exemple, le bruit à l’effet qu’Alexandre le Grand aurait voulu être Diogène le Cynique⁷¹ n’est pas rapporté par Machiavel ; pourtant il s’inspire de passages de Diogène Laërce qui précèdent et suivent immédiatement celui-ci. En somme, le Castracani de Machiavel refuse de déprécier la vie politique, et surtout pas en faveur de la vie philosophique telle que les Anciens la concevaient : la meilleure vie n’est pas la vie de réflexion, mais la vie d’action. Aussi sur son lit de mort, Castracani donne une tournure pratique et politique au « connais-toi toi-même » socratique : « En ce monde il est bien important de se connaître soi-même et de savoir mesurer les forces de son esprit et de son État ; celui qui se reconnaît inapte à la guerre doit s’ingénier à régner avec les arts de la paix. »

Un autre passage de cette section jette encore de la lumière sur l’esprit du héros machiavélien. « Comme

71. Diogène Laërce VI.32.

on lui avait demandé si pour sauver son âme il avait jamais pensé se faire frère, il répondit que non parce qu'il lui paraissait étrange que frère *Lazzero* doive aller en paradis et *Ugoccione della Faggiola* en enfer. » La remarque est une adaptation d'un mot d'esprit de Diogène le Cynique : on fait passer le lecteur du monde peuplé par les dieux païens au monde de la foi chrétienne. Mais si, après la venue du Christ, il est acceptable de montrer un philosophe grec qui se moque des croyances populaires de son temps, il est inacceptable pour un croyant de l'ère chrétienne d'entendre se moquer de la foi en Jésus-Christ. Car cette remarque légère à un poids particulier : sont rejetées ici trois idées cruciales du christianisme, à savoir l'Enfer, la grâce du Ciel et la justice de Dieu. À la limite, le bon mot de *Castracani* accorde aussi peu de réalité au Royaume de Dieu⁷² qu'aux mythes païens dont se moquait originellement Diogène le Cynique.

Certes, le *Castracani* de Machiavel est peu sensible aux beautés du christianisme : la vie qu'il choisit l'oblige à sacrifier une certaine délicatesse morale. Mais cette admission ne suffit pas, car elle escamote une des thèses de fond de Machiavel : l'incompatibilité entre la vie de l'action et la foi chrétienne. Pour le dire clairement, la grandeur de *Castracani*, sa *virtù*, se construit sur les ruines du christianisme. Même quand le héros de Machiavel semble déférer à l'autorité religieuse, il n'en fait rien ; même quand il prend Dieu à témoin, il subvertit la

72. Comparer à cette phrase du chapitre XV du *Prince* : « Beaucoup d'hommes se sont imaginé des républiques et des principautés qu'on n'a jamais vues ni jamais connues existant dans la réalité ».

croyance en Dieu ⁷³. « Personne ne fut jamais plus audacieux pour entrer dans les dangers, ni n'usa de plus de précaution pour en sortir; aussi, il avait l'habitude de dire que les hommes devaient tout tenter et ne s'effrayer de rien et que Dieu aimait les hommes forts, puisqu'on voit qu'il châtie les impuissants par les puissants. » Castracani est audacieux et prudent: il est un lion et un renard; il est énergique et actif: sauf exception, il sait battre la fortune. Or, apprend-on, son attitude est cautionnée par Dieu qui punit les faibles au moyen des forts. Mais quel dieu agit ainsi? Serait-ce celui des chrétiens? Celui du *Magnificat* qui déploie la force de son bras pour disperser les hommes au cœur superbe, renverser les potentats, élever les humbles, combler de bienfaits les affamés et renvoyer les riches les mains vides ⁷⁴? Celui des Béatitudes qui promet une récompense dans les cieux aux pauvres, aux doux, aux affligés, aux affamés de la justice, aux miséricordieux, aux cœurs purs, aux artisans de paix et aux persécutés pour la justice ⁷⁵? Celui qui cède devant les puissances conjuguées des juifs et des Romains, refuse de faire appel à ses hommes parce que son royaume n'est pas de ce monde et, en conséquence, meurt sur la croix ⁷⁶? Le dieu auquel se réfère Castracani n'est pas celui des chrétiens: très tôt dans sa vie, il avait choisi une voie qui le détournait du christianisme. Pour mieux comprendre ce choix et l'idée

73. En quoi Castracani imite son véritable créateur. Voir *Le Prince* chapitre VI: « avec l'aide de Dieu et des hommes ».

74. *Luc* I.51-53.

75. *Matthieu* V.3-12.

76. *Jean* XVIII.33-37.

de la condition humaine qu'il suppose, il faut remonter au début de la biographie.

Le premier énoncé de Machiavel est à l'effet que presque tous les grands hommes ont eu des débuts difficiles, au point où après coup, ils se sont donnés des origines nobles, voire divines : « tous ceux qui ont accompli de très grandes choses en ce monde et ont été les plus excellents hommes de leur âge, tous ceux-là, ou la plupart d'entre eux, ont eu une naissance et un début bas et obscurs, ou démesurément éprouvés par la fortune ; car ils ont tous été exposés aux fauves ou ont eu un père si méprisable que par honte de lui, ils se sont faits fils de Jupiter ou de quelque autre dieu. » En cela, comme en bien d'autres choses, Castracani ressemblerait aux plus grands hommes de l'histoire. Et Machiavel de poursuivre en inventant, il n'y a pas d'autre mot, le récit des premières années de son héros⁷⁷. Il aurait été découvert un jour dans les pampres d'une vigne par la sœur d'un prêtre nommé Antoine Castracani ; les deux l'auraient élevé du mieux qu'ils le pouvaient dans l'espoir d'en faire un prêtre ; cependant dès son adolescence l'enfant aurait résisté aux leçons de ses parents adoptifs et qu'il se serait adonné comme par une inspiration naturelle aux arts de la guerre ; aussi fut-il, pour ainsi dire, redécouvert par un gentilhomme lucquois, François Guinigi. C'est alors qu'eut lieu le dialogue crucial de la vie de Castracani. « François Guinigi l'appela un jour et lui

77. Machiavel se permet ce genre de facétie même dans son livre historique le plus sérieux. Voir *Histoire de Florence* VI.34, qui décrit une tempête qui n'a jamais eu lieu. À cette date précise, fut publiée la Bible de Gutenberg.

demanda où il resterait plus volontiers : dans la maison d'un gentilhomme, qui lui apprendrait à monter à cheval et à pratiquer les armes, ou dans la maison d'un prêtre, où il n'entendrait rien d'autre que des offices et des messes. Messire François remarqua combien Castruccio se réjouit en entendant parler de chevaux et d'armes ; mais il demeurait un peu gêné ; messire François lui donnant le cœur (*animo*) de parler, il répondit que si cela plaisait à messire Antoine, il ne pourrait avoir de plus grande faveur que d'abandonner l'entraînement d'un prêtre et de commencer l'entraînement d'un soldat. » Bientôt après, apprend-on, François Guinigi l'adopta à son tour et fit de Castracani ce qu'il était vraiment appelé à être : la profession de foi du jeune est comme la réponse voulue à un examen d'entrée, laquelle justifie le passage d'un monde dans un autre. Pour revenir à la première phrase de la biographie, on voit bien comment la fortune donna une naissance obscure à Castracani : il fut un enfant abandonné ; on voit moins comment Castracani s'est fait « fils de Jupiter ou de quelque autre dieu ». Il serait plus exact de dire qu'il a eu l'âme (*animo*) qu'il fallait pour répudier une paternité quasi-divine, celle du prêtre Antoine Castracani, et choisir un nouveau père on ne peut plus terre à terre, François Guinigi. En changeant de père, il changeait de foi, ou d'orientation morale : Castracani fut fidèle à la terre et non au ciel, et montra du souci pour son *animo* plutôt que son *anima*.

La réorientation morale de Castracani n'est pas un évènement comme les autres : par lui, Machiavel révèle l'essentiel de son personnage et en même temps le choix fondamental devant lequel est placé tout homme. C'est parce que Castracani a trop d'énergie et

de désir de gloire qu'il n'a aucun amour pour les choses ecclésiastiques ; et c'est parce qu'il abandonne les messes et les offices religieux qu'il peut se consacrer pleinement à la vie qui fera de lui un grand homme. Il s'agit pour lui de choisir entre deux modes de vie qui sont exclusifs l'un de l'autre ; il s'agit de choisir entre deux systèmes de pensée, entre la « foi » en les choses de ce monde et la foi en un arrière-monde⁷⁸. Voilà pourquoi sur son lit de mort François Guinigi rappelle à Castracani le choix fondamental qu'il avait fait, le choix d'une foi contre une autre : « avant de mourir, il le fit venir auprès de lui et le pria de bien vouloir élever son fils selon la foi dans laquelle il avait été élevé lui-même et de remettre au fils les dettes qu'il n'avait pas pu rendre au père. » Voilà pourquoi sur son propre lit de mort, Castracani parle lui aussi de foi : « Et parce qu'à sa mort il te remit à ma foi, toi et toutes tes fortunes, moi, je t'ai élevé conformément à cet amour, et j'ai augmenté tes fortunes conformément à cette foi qui était et qui est la mienne. » Sans doute parle-t-il de la promesse qu'il fit autrefois à François Guinigi, mais cette promesse portait justement sur une façon de vivre et une façon de concevoir la vie. Et si dans l'Évangile le Christ dit qu'il faut choisir un maître et qu'il vomira les tièdes à la fin des temps, sur ce point au moins Castracani, le héros de Machiavel, était fidèle au message évangélique : tout indique que le choix du tyran de Lucques était radical et tout à fait conscient ; le fil adoptif du prêtre Antoine Castracani, puis de

78. Il est logique que le héros de Machiavel soit du parti des gibelins, qui étaient partisans des empereurs germaniques contre les papes.

François Guinigi, n'avait rien d'un tiède. Comme son créateur, Machiavel.

L'œuvre de Machiavel met et remet le lecteur devant ce choix, tout en indiquant où, de l'avis de l'auteur se trouve le salut. Par exemple, on lit dans le proème au premier livre des *Discours*, cette phrase à première vue innocente : « Je crois que la faiblesse du monde moderne ne naît pas tant de la faiblesse à laquelle la religion actuelle a conduit le monde ou du mal qu'un loisir ambitieux a fait dans un grand nombre de provinces et cités chrétiennes, que du fait qu'on n'a pas une véritable connaissance de l'histoire pour en tirer, par la lecture, le sens qui s'y trouve et en goûter la saveur. » La débilite moderne semblerait être fonction de la seule carence culturelle : on ne sait plus lire Tite-Live et en conséquence on ne sait plus imiter les héros de l'historien romain. Mais une relecture indique qu'il y a bel et bien trois causes en jeu, dont aucune n'est exclue : le christianisme, une sorte d'inaction fébrile et une ignorance historique. En y repensant, et surtout en repensant aux pages du *Prince* et de *La Vie de Castruccio Castracani*, on comprend que les trois causes sont liées : c'est le christianisme avec sa référence constante à la vie après la mort qui provoque une ambition inefficace et qui rend la lecture de Tite-Live à peu près impossible. Aussi, à la lumière de cette hypothèse, l'intention véritable de Machiavel est de commenter Tite-Live de façon à éveiller son lecteur à la grandeur qui s'y trouve, mais du même coup de s'attaquer à la futilité propre à l'Europe chrétienne et,

en fin de compte, à la source de cette inactivité : le message du Christ ⁷⁹.

Parmi ceux qui voudront bien vérifier cette hypothèse de lecture en pratiquant quelque temps ce chef-d'œuvre que sont les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, certains seront tentés de résumer la pensée de Machiavel en disant que pour le Grand Secrétaire il n'y a pas de péché. Et en autant que le péché est un concept chrétien, cette façon de dire paraît juste. Néanmoins, ce serait oublier là certaines dimensions de l'œuvre machiavélienne, entre autres sa verve comique. Comme en témoigne une dernière citation, tirée du *Prince* cette fois, Machiavel se permettait de jouer avec le mot *péché* au moment même où il s'attaquait au concept et à ses fondements théologiques. « En ce moment, la ruine d'Italie n'est causée par rien d'autre que de s'être reposée sur les armes mercenaires pendant plusieurs années. Elles procurèrent autrefois quelques services à certains, et elles paraissaient vaillantes entre elles ; mais lorsque l'étranger vint, elle se montrèrent telles qu'elles étaient ; à la suite de quoi, il fut permis à Charles, roi de France, de prendre l'Italie avec de la craie. Et celui qui disait que nos péchés en étaient la cause disait vrai, mais ce n'était certes pas ceux qu'il croyait, mais ceux que, moi, j'ai racontés. Parce que c'étaient péchés de princes, c'est encore eux qui en ont souffert la peine (chapitre XI). » Le « celui » auquel Machiavel fait allusion est le prédicateur chrétien, Savonarole. Machiavel somme son lecteur de comprendre les choses du monde tout à l'opposé de ce brave franciscain qui aurait voulu faire

79. Voir aussi *Discours* II.2 et III.1.

page 73

du Christ le prince effectif de la ville de Florence. *La Vie de Castruccio Castracani* raconte les faits et gestes d'un prince d'une tout autre trempe.

Lire le cas Borgia

« I can add colour to the chameleon,
« Change shapes with Protheus for advantages,
« And set the murderous Machiavel to school.
« Can I do this, and cannot get a crown ?
« Tut, were it farther off, I'll pluck it down ⁸⁰ . »
Shakespeare, Henry VI Part III, III 2 191-195

Cinq ans après la mort de Machiavel, les premiers éditeurs du Prince publièrent, dans le même volume que le fameux traité, la *Description de la façon dont le duc Valentinois s'y est pris pour tuer Vitellozzo Vitelli, Oliveretto de Fermo, le seigneur Paul et le duc de Gravina Orsini*. Rien ne prouve que ce choix fut celui de l'auteur ; mais tout indique qu'il aurait été tout à fait d'accord avec cette décision : *Le Prince* et la *Description* sont faits pour être lus l'un à la suite de l'autre. *La Description* décrit dans le détail le moment crucial de la brève carrière italienne de César Borgia ; et César Borgia est, de l'avis de tous, l'exemple par excellence du *Prince* et donc le modèle du prince machiavélien.

C'est ainsi que Montesquieu écrit dans *De l'esprit des lois* : « Aristote voulait satisfaire tantôt sa jalousie contre Platon, tantôt sa passion pour Alexandre. Platon était indigné contre la tyrannie du peuple d'Athènes.

80. « Je peux ajouter des couleurs au caméléon, changer de forme comme Protée, lorsque j'y trouve un avantage, et même en enseigner à Machiavel le meurtrier. Je sais faire tout ça, et je ne saurais pas prendre une couronne ? Fi, fût-elle plus éloignée encore, je la cueillerai. »

Machiavel était plein de son idole, le duc de Valentinois. Thomas More, qui parlait plutôt de ce qu'il avait lu que de ce qu'il avait pensé, voulait gouverner tous les États avec la simplicité d'une ville grecque ⁸¹. » Et si Montesquieu dénonce les analyses politiques de ses prédécesseurs, habités, selon lui, par un préjugé qui déformait leur pensée, l'essentiel ici est de noter que ce grand penseur politique français réduit pour ainsi dire l'œuvre de Machiavel aux leçons qu'on trouve dans le *Prince*, et cette œuvre à une exposition du personnage de César Borgia : le machiavélisme n'est que la mise en système de la vie du fils d'Alexandre VI.

Plus tard, partant de la même prémisse, Rousseau raisonnera tout à l'opposé : « Machiavel était un honnête homme et un bon citoyen : mais attaché à la maison de Médicis, il était forcé dans l'oppression de sa patrie de déguiser son amour pour la liberté. Le choix seul de son exécration héros manifeste assez son intention secrète, et l'opposition des maximes de son *Livre du prince* à celles de ses *Discours sur Tite-Live* et de son *Histoire de Florence* démontre que ce profond politique n'a eu jusqu'ici que des lecteurs superficiels ou corrompus ⁸². » Cette fois, la pensée de Machiavel est distinguée on ne peut plus du message du *Prince*, le vrai Machiavel se trouvant dans des œuvres à message républicain. Mais Rousseau lui aussi fait reposer sa lecture du *Prince* sur le personnage de Borgia : la figure du condottiere offre la clé du livre et permet de lire comme il faut le traité bien connu, de comprendre la pensée de Machiavel et de percer à jour ce qui sans

81. *De l'esprit des lois* XXX.19.

82. *Du contrat social* III.6.

cela resterait dans l'obscurité. « Idole » ou « exécration héros », César Borgia est le prince du *Prince*, voire le prince du prince du *Prince*.

Par un effet de rétroaction, César Borgia, le personnage historique, est comme disparu sous le portrait qu'en a fait Machiavel; pour beaucoup de lecteurs, il n'est rien de moins, mais rien de plus que le diabolique inspirateur de l'auteur du *Prince*, au point où lire le traité, c'est connaître César Borgia, duc de Valentinois, duc de Romagne et gonfalonier de l'Église. C'est ainsi que la quinzaine de lignes que le Robert II consacre au plus fameux des condottiers italiens termine avec cette phrase: « Il inspira Machiavel dans son œuvre *Le Prince*. » C'est ainsi que l'historien Ivan Cloulas, dans le dernier chapitre de son livre *Les Borgia*, peut se permettre des remarques comme les suivantes: « La fortune posthume des Borgia est liée à celle de Nicolas Machiavel: ils entrent véritablement dans l'immortalité grâce à son traité *De principatibus, Des principautés*. Ce court mémoire de vingt-six chapitres, rédigé en quelques mois, entre juillet et décembre 1513, est écrit pour donner des conseils aux dirigeants politiques en se référant aux actes de prestigieux acteurs de l'histoire. En fait, le personnage le plus souvent évoqué est, au côté d'Alexandre VI, César Borgia: en son honneur la postérité changera le titre de l'œuvre qu'elle nommera *Le Prince*. Froidement et intelligemment conçu comme un mode d'emploi pour prendre le pouvoir et le conserver, le traité de Machiavel est depuis cette époque le livre de chevet de ceux qui ont l'ambition de dominer leurs semblables. Il leur apprend à passer outre aux préceptes de la morale, aux lois et aux coutumes, pour assouvir leurs volontés.

Le grand homme des Borgia, élevé à une stature surhumaine, leur est proposé comme le modèle dont il faut suivre l'exemple. Le machiavélisme aurait pu s'appeler, dès sa naissance, le borgianisme⁸³. » Il ne s'agit pas ici de cautionner tel ou tel jugement sur *Le Prince*, mais de montrer comment le livre de Machiavel est identifié à la personne de César Borgia, que ce soit pour voir en lui la source de la pensée du Grand Secrétaire ou une création de sa puissante imagination théorique, quand ce n'est pas les deux à la fois.

Du reste, point n'est besoin de ces témoignages plus ou moins experts : le texte parle de lui-même. Car la féroce figure du fils d'Alexandre VI reste fixée sur l'œil intérieur de tout lecteur du *Prince*, comme une image persistante sur la rétine. On ne peut oublier, par exemple, le corps supplicie de Ramiro de Lorca, lieutenant de Borgia ; la vigueur sauvage de Borgia, la quasi instantanéité de son acte, le spectacle violent du billot d'exécution, du couteau sanglant et du corps décapité d'un homme pourtant puissant, la réaction éperdue des gens du peuple se fusionnent à la mémoire du lecteur, tout comme cela arriva une première fois, le 26 décembre 1502, aux habitants d'une petite ville de la Romagne. « Ayant saisi l'occasion à ce sujet, un matin à Cesena, il le fit mettre en deux morceaux sur la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant à côté de lui. La férocité de ce spectacle fit que les gens du peuple demeurèrent à la fois satisfaits et stupides (chapitre VII). » Pourtant, du seul fait d'être repris dans le contexte du *Prince*, cet exemple, que Machiavel recommande à son lecteur, vise un effet différent de

83. *Les Borgia*, Fayard, page 433.

celui que visait Borgia ; en assassinant Ramiro, le duc voulait étonner, faire taire les revendications et la critique de ses sujets, voire éteindre la lumière de leur raison, alors que, narrée par Machiavel, l'action de César Borgia révèle d'un seul coup le visage caché de la technique politique : sa violence, son calcul, sa rapidité, son objectif imaginaire, son effet sur les gens du peuple. Ce qui revient à dire, encore une fois, que le duc de Valentinois est porteur de l'essentiel de la pensée de Machiavel.

Et les mots mêmes de l'auteur indiquent que cette identification est conforme à son intention. César Borgia apparaît dans sept ou huit chapitres du *Prince*. Chaque fois son nom est lié à un élément important de ce qu'on reconnaît être le machiavélisme : aux chapitres III et XI, quand on parle du duc, il est question de la relation entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux ; au chapitre VII, César Borgia est le seul cas exposé pour aider à comprendre la force de la fortune et l'ampleur de la vertu qu'il faut pour la mater ; au chapitre VIII, le thème du crime est illustré en partie par un de ses actes d'éclat ; au chapitre XIII, le duc de Valentinois est proposé en exemple pour exposer les avantages relatifs des armées mercenaires, auxiliaires et propres ; au chapitre XVII, César Borgia illustre la thèse choc que la cruauté est nécessaire pour bien gouverner ; au chapitre XX, son nom est associé, de loin il est vrai, à la question du rôle des forteresses, c'est-à-dire des instruments physiques et des progrès technologiques, dans la victoire militaire et la sécurité politique. Chaque apparition de César Borgia apporte, semble-t-il, une autre pièce à l'échafaudage intellectuel du machiavélisme.

Plus important encore, l'auteur indique à plusieurs reprises que le cas Borgia n'est pas un exemple parmi d'autres : il est l'exemple par excellence. « Donc, si on considère tous les progrès du duc, on verra qu'il s'est posé de grands fondements pour sa puissance future ; je ne juge pas superflu de les examiner, parce que moi, je ne saurais quels préceptes me donner qui soient meilleurs pour un prince nouveau que l'exemple de ses actions... » écrit Machiavel au début du chapitre VII en osant même s'identifier avec son exemple. Et comme pour être sûr que son lecteur a compris, il ajoute vers la fin : « Donc, ayant recueilli toutes les actions du duc, moi, je ne saurais le reprendre ; au contraire, il me paraît bon de le proposer, comme j'ai fait, à imiter à tous ceux qui ont accédé au contrôle politique par fortune et avec les armes des autres... Donc celui qui juge nécessaire, dans sa principauté nouvelle, de s'assurer de ses ennemis, se gagner des amis, vaincre soit par la force soit par la fraude, se faire aimer et craindre par les gens du peuple, suivre et respecter par les soldats, anéantir ceux-là qui peuvent ou doivent te faire du tort, rénover les institutions anciennes par de nouvelles manières, être sévère et agréable, magnanime et libéral, briser la milice infidèle, en créer une nouvelle, maintenir en amitié les rois et les princes de sorte qu'ils doivent te faire du bien avec bonne grâce ou te faire du tort avec crainte, il ne peut pas trouver d'exemples plus à propos que les actions de celui-ci. » Cet important passage présente un résumé de l'action d'un prince tel qu'il devrait être de l'avis de Machiavel ; or il est identifié au duc de Valentinois. Plus tard, au chapitre XIII, l'auteur reprend son éloge de César Borgia

lorsqu'il traite de la question capitale de l'établissement d'une armée. Pour Machiavel, il y a trois sortes d'armées ou d'armes : les auxiliaires, puissantes mais infidèles et donc dangereuses, les mercenaires, trop faibles et instables pour être efficaces, et enfin les propres, seuls instruments qui conviennent au prince vertueux. Or, on s'en doute bien, la carrière politique de César Borgia offre le parfait tableau de cette doctrine. « Moi, je ne craindrai jamais d'invoquer César Borgia et ses actions... Et on peut voir facilement quelle différence il existe entre l'une et l'autre de ces sortes d'armes, en remarquant quelle différence il y eut entre la réputation du duc au moment où il avait seulement les Français, puis ensuite les Orsini et les Vitelli, et celle qui était sienne alors qu'il demeurait avec ses soldats et ne comptait que sur lui-même : on la trouvera allant s'accroissant. Mais il ne fut jamais suffisamment estimé, si ce n'est quand chacun vit qu'il était l'entier possesseur de ses armes. » En somme, les choix de Borgia résument la pensée de Machiavel sur cette question ; bien mieux, ils montrent comme sous forme de graphique à courbe ascendante la supériorité des armes propres sur les deux autres genres. Les jugements du penseur et les choix et gestes de l'homme d'action correspondent au point de se confondre.

Le statut politique du destinataire premier du *Prince* est un dernier signe de l'importance de César Borgia. La lettre dédicatoire est adressée à Laurent de Médicis⁸⁴ : Laurent a à sa disposition une occasion qui

84. Selon la fameuse lettre à Francesco Vettori, Machiavel avait projeté d'offrir son livre à Julien de Médicis. La mort de ce dernier en 1516 l'obligea de changer de dédicataire, mais il est clair que

lui permet d'espérer un succès auquel Machiavel veut participer, ne serait-ce qu'au moyen de son livre. « Donc, que Votre Magnificence prenne ce petit don dans l'esprit dans lequel je l'envoie ; s'il est considéré et lu diligemment par Elle, Elle y connaîtra, à l'intérieur, mon désir extrême qu'Elle parvienne à cette grandeur que la fortune et ses autres qualités Lui promettent. » Mais c'est au dernier chapitre que l'auteur se permet de révéler l'ampleur du projet qu'il entrevoit et dont il veut faire rêver Laurent : rien de moins que chasser de l'Italie les envahisseurs étrangers et l'unifier sous la domination médicéenne, ou, selon le vocabulaire eschatologique de Machiavel, opérer la rédemption de la patrie italienne. Pour que se réalise cette entreprise grandiose, tout est prêt ; par la grâce de Dieu, il ne manque qu'un chef, quelqu'un qui ait la force d'élever la bannière et qui possède l'art de diriger les hommes. Sans doute, Machiavel propose-t-il dans son *Prince* l'essentiel des conseils nécessaires et un sommaire des règles qu'il faut connaître, mais la clé de tout est le fait que le pouvoir politique de la maison des Médicis a un double foyer et sera ainsi à même d'accomplir la tâche : les Médicis contrôlent un État laïque, dans la personne de Laurent, et l'Église, dans la personne de Léon X. « Et on ne voit pas en qui l'Italie peut plus espérer qu'en Votre illustre maison, qui, avec Sa fortune et Sa vertu, favorisée par Dieu et par l'Église dont elle est maintenant le prince, peut se faire chef de cette

les intentions pratiques de Machiavel et son projet politique de fond ne changeaient pas avec cette substitution : c'est en la maison des Médicis avec ses pouvoirs étendus qu'espère l'auteur du *Prince*.

rédemption (chapitre XXVI). » Or la lecture du *Prince* suggère qu'il y a eu dans l'histoire récente de l'Italie un cas semblable, qui de ce fait serait fort instructif : sous le règne des Borgia, alors que Alexandre VI était pape à Rome et César Borgia était maître de la Romagne, l'État et l'Église étaient unis de la même façon. Ainsi s'explique en bonne partie l'insistance de l'auteur sur ce terrible duo des Borgia : le père et le fils sont la préfiguration de la tâche que Machiavel propose aux Médicis et la preuve historique de l'efficacité des moyens qu'il leur faudra prendre⁸⁵.

En revanche, il y a plusieurs signes qu'aux yeux de Machiavel lui-même, l'« idole » n'était pas sans faille, que le « héros » n'était pas sans défaut. Ainsi dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, César Borgia est loin d'avoir l'importance qu'on lui accorde dans *Le Prince*. Le fils du pape Alexandre VI n'est mentionné que trois fois dans ce long ouvrage (I.38, II.24 et III.27) et la leçon qu'on tire de son exemple n'est jamais très significative. Ses apparitions sont toujours périphériques : par exemple, il est mentionné en passant lorsqu'il s'agit de discuter de nouveau du problème de la sage utilisation des forteresses. Sans doute, pourrait-on répondre que comme la matière des *Discours* est l'histoire de la Rome préchrétienne, le nom d'un condottiere italien de la Renaissance ne peut figurer de façon importante dans le commentaire de

85. Cette remarque permet de saisir le sens le plus troublant de la dernière phrase, à première vue innocente, du chapitre XI : « Sa Sainteté le pape Léon X a donc trouvé le pontificat très puissant : si ceux-là étendirent son pouvoir au moyen des armes, celui-ci, on espère, le fera très grand et vénéré, par sa bonté et ses autres vertus sans nombre. »

Machiavel. Pourtant, l'auteur ne dédaigne pas d'autres noms modernes, comme le Français Gaston de Foix, quand il discute de la république romaine. Et surtout, il est clair que si Machiavel se penche sur le cas exemplaire de Rome, ce n'est pas par quelque vain plaisir d'érudit fasciné par le passé : au moyen de son analyse de l'histoire, il cherche à éclairer sa propre époque, à aider les hommes de son temps à comprendre leur situation et les possibilités de leur action politique. « De là, il naît que les gens sans nombre lisent l'histoire de Tite-Live prennent plaisir à entendre décrire la variété des évènements qu'elle contient, sans penser à imiter ces évènements, puisqu'ils jugent une telle imitation est non seulement difficile mais impossible, comme si le ciel, le soleil, les éléments et les hommes avaient changé de mouvements, d'organisations et de pouvoirs depuis l'Antiquité. Aussi comme je voulais tirer les hommes de cette erreur, j'ai jugé nécessaire d'écrire, à partir des livres de Tite-Live qui ne nous ont pas été enlevés par la malignité des temps, ce que moi, selon les connaissances que j'ai des choses anciennes et modernes, je jugerai nécessaire pour mieux les comprendre, afin que ceux qui liront mes déclarations puissent plus facilement en tirer l'utilité qui est le but de la recherche de la connaissance de l'histoire.⁸⁶ » Un bon signe de cette intention de base est que les *Discours* sont adressés à deux jeunes hommes qui sont mieux que des princes, qui sont des hommes dignes d'être des princes et capables d'agir en princes et aptes à le faire au moment même où Machiavel écrit. « C'est

86. *Discours* I proème.

pour ne pas tomber dans cette erreur, que moi, j'ai choisi comme dédicataires de mon livre non pas des hommes qui sont princes, mais des hommes qui en raison de leurs qualités sans nombre mériteraient de l'être ⁸⁷ ». Avec une intention semblable, avec des lecteurs semblables, le personnage de César Borgia aurait pu trouver place et place importante dans les *Discours*. À moins que, justement, l'« idole » de l'auteur ne soit pas aussi *adorée* qu'on le croit et le dit.

On pourrait objecter aussi que les *Discours* portent sur le régime républicain et qu'en conséquence, ne pouvaient trouver place dans le commentaire machiavélien les faits et gestes d'un petit seigneur italien ayant guerroyé avec succès pendant quelques années en Italie. Sans doute est-il beaucoup question de républiques dans les *Discours*; il ne pouvait en être autrement puisque la matière du commentaire était justement les débuts, les progrès et la chute de la république romaine. Pourtant, dès les premières lignes, Machiavel avertit son lecteur qu'il a mis dans ce livre le présent le plus grand qu'il pouvait trouver, à savoir l'ensemble de son savoir politique : « en ce livre moi, j'ai exprimé tout ce que moi, je sais et tout ce que moi, j'ai appris par une longue pratique et une lecture continuelle des choses du monde ⁸⁸. » Il n'est pas besoin de rappeler que parmi les choses du monde que connaît Machiavel, il y a les principautés, et donc qu'il sait ce que devraient faire les princes; il n'est pas

87. *Discours*, lettre dédicatoire.

88. *Discours*, lettre dédicatoire. – Comparer avec la lettre dédicatoire du *Prince*, où Machiavel décrit de semblable façon la matière et l'objet de cette œuvre.

besoin de rappeler que parmi les choses du monde qu'il a examinées de près, il y a les hauts faits de César Borgia, prince de l'Italie du seizième siècle⁸⁹. D'ailleurs, les titres des chapitres des *Discours* montrent bien que l'étude de l'auteur porte sur les régimes républicains et monarchiques, pour couvrir en fin de compte tout le domaine politique⁹⁰. Ce qui conduit toujours à la même conclusion : l'apparition dans les *Discours* d'un César Borgia en pleine gloire n'aurait eu rien de déplacé, si Machiavel *idolâtrait* le duc ; car il n'y a aucune raison de principe qui exclut ce personnage de la *nouvelle* réflexion de l'auteur.

On pourrait répondre enfin que si César Borgia disparaît pour ainsi dire des *Discours*, c'est que Machiavel a changé d'avis au sujet du condottiere italien. En somme, l'auteur du *Prince* se serait ravisé : *Le Prince* est bel et bien le *royaume* de César Borgia ; mais après mûre réflexion, il serait apparu à Machiavel que son jugement initial était erroné, que la sorte d'apothéose qu'il avait fait subir au fils d'Alexandre VI devait être révoquée ; aussi dans les *Discours*, César Borgia est plus ou moins jeté aux oubliettes. De là à la conclusion qu'il y a une différence doctrinale importante entre *Le Prince* et les *Discours*, il n'y a qu'un pas... Pourtant, tout indique que Machiavel n'a jamais été aveugle aux faiblesses du personnage dont il a fait

89. La ville de Florence envoya Machiavel en délégation auprès de César Borgia d'octobre 1502 à janvier 1503, puis à Rome pour le conclave qui élut Jules II d'octobre à décembre 1503. L'essentiel de ce qu'il raconte au sujet de César Borgia dans *Le Prince* tient à ces deux brèves périodes.

90. Voir, par exemple, I.1, I.10, I.16, I.19-21, I.26, I.29-30, I.32, I.34, I.51, I.58-59, II.11, II.20, II.27-30, III.4-6, III.28 et III.34.

la fortune historique; tout indique que l'auteur du *Prince* a articulé, dès *Le Prince*, une critique non seulement de telle ou telle action de César Borgia, mais encore de l'ensemble de son projet politique. Cette question n'est pas secondaire: le statut du fils d'Alexandre VI recèle la question centrale de la pensée de Machiavel: l'effet débilisant de la religion chrétienne et, plus généralement, des régimes imaginaires.

Dans *Le Prince*, l'entrée en scène du duc Valentinois se fait en deux temps: d'abord, au chapitre III, puis ensuite, et pour de vrai cette fois, au chapitre VII; la première fois, le nom de César Borgia apparaît comme par accident. Machiavel vient de suggérer que le roi de France n'aurait jamais dû tenir la promesse qu'il avait faite à Alexandre VI, à l'effet de soutenir les entreprises du pontife romain en Romagne. L'erreur est de taille, puisqu'elle serait à l'origine de l'échec des Français en Italie. Il ajoute alors: «Je parlai de cette matière à Nantes avec le cardinal de Rouen, quand le Valentinois – car César Borgia était appelé ainsi par le peuple –, fils du pape Alexandre VI, occupait la Romagne. Comme le cardinal de Rouen me disait que les Italiens ne comprenaient pas la conduite de la guerre, moi, je lui répondis que les Français ne comprenaient pas la conduite de l'État, parce que s'ils la comprenaient, ils ne laisseraient pas l'Église en arriver à tant de grandeur.» Il s'agit donc de la conquête de la Romagne entreprise et menée à bien par Alexandre VI et son fils César Borgia. Mais selon Machiavel, et ce du vivant de tous les protagonistes, ce qui paraissait être une conquête laïque, ce qui semblait fonder une principauté nouvelle au centre de l'Italie, n'était de fait qu'un renforcement du pouvoir politique

de l'Église. L'ensemble des remarques indiquent d'ailleurs que l'acteur principal est le pape Alexandre VI, et que, somme toute, son fils joue un rôle secondaire. Or au chapitre XI, où Machiavel traite la question des principautés ecclésiastiques et donc du pontificat, le même fait historique est examiné, les mêmes jugements sont portés : « c'est par l'instrument du duc Valentinois et à l'occasion du passage des Français qu'Alexandre VI fit tout ce que moi, j'ai examiné plus haut en parlant des actions du duc ; bien que son intention ne fût pas d'étendre le pouvoir de l'Église, mais celui du duc, néanmoins, ce qu'il fit tourna à la grandeur de l'Église, qui, comme le duc était brisé, fut héritière du fruit de ses travaux, après sa mort⁹¹. » Sans doute, déclare-t-on que l'intention d'Alexandre VI était d'avancer la cause de son fils ; il n'en reste pas moins que le résultat effectif, et comme inévitable, des actions du père et du fils, du pape à Rome et du duc en Romagne, fut l'agrandissement de l'Église. Le passage affirme surtout ceci : le contenu du chapitre VII, qui traite de César Borgia, placé cette fois dans un cadre plus large, révèle que celui qui agit en vérité est Alexandre VI, le fils n'étant qu'un instrument. Mais en fin de compte, quel est l'avis de Machiavel ? selon lui, qui mène, le père ou le fils ? qui est l'instrument de qui ? On avouera que le statut de César Borgia, « idole » ou « héros », est bel et bien en jeu. Pour voir si la *mise en contexte* transforme le récit originel, il faut remonter au chapitre VII et relire avec attention.

91. Voir aussi *Discours* III.29, où Machiavel attribue au pape la pacification de la Romagne, ce qui, au chapitre VII du *Prince*, est dit l'œuvre de César Borgia.

Or déjà là, la relation entre le pape et son fils est ouverte à une réinterprétation. Pour ceux qui voient en César Borgia le modèle du prince énergique et volontaire, les premiers mots de sa *biographie* sont assez étonnants : « Le pape Alexandre VI avait bien des difficultés présentes et futures pour agrandir son fils. D'abord il ne voyait pas comment il pouvait le faire seigneur d'un État qui ne soit pas un État de l'Église. » Le reste du paragraphe laisse poindre la même idée : quoiqu'il s'agisse de la vie de César Borgia, on n'entend jamais parler de l'action du duc ; c'est toujours le pape qui agit et qui emploie les moyens qui lui sont propres.

Or que sont les armes « propres » des papes ? Le représentant temporel de Jésus-Christ, « Prince de la Paix », ne peut qu'avec difficulté se faire guerrier, se faire chef actif d'une armée qui soit sienne ; il doit donc agir par des intermédiaires, soit par des armées mercenaires, soit par des armées auxiliaires. Car quand le pouvoir d'un homme est fondé dans la croyance que les autres hommes ont dans les Béatitudes et les discours « doux et humbles » du Christ, il ne peut employer les vrais moyens politiques. Par la suite, cependant, ses succès politiques – et l'immense pouvoir moral qu'il détient lui en assurera – auront un effet corrupteur sur le monde politique environnant : ce que fait le pape ne peut passer inaperçu, ne peut pas ne pas être imité, ne peut pas ne pas corrompre les acteurs politiques ordinaires. En somme, la papauté est une source d'affaiblissement politique de l'Italie en autant que pour les *prêtres*, les seules armées efficaces sur le plan naturel sont inutilisables, parce que théologiquement impossibles ; mais leurs succès occasionnels incontournables font d'eux des modèles

pour les ignorants. Voilà le jugement derrière la conclusion de Machiavel à l'effet que la faiblesse politique de l'Italie ne naît pas d'une faiblesse physique ou morale des Italiens, que le mal se trouve dans les structures politiques elles-mêmes. « Il ne manque pas de matière en Italie pour y introduire toutes sortes de forme : il y a ici grande vertu dans les membres, quand elle ne manquerait pas dans les chefs. Prenez pour exemple les duels et les rencontres de peu d'hommes, quand les Italiens sont supérieurs quant aux forces, à l'adresse, au génie ; mais lorsqu'on en vient aux armées, ils ne comparaissent plus. Tout cela procède de la faiblesse des chefs ; parce que ceux qui s'y connaissent en la matière ne sont pas obéis – et il paraît à chacun qu'il s'y connaît, puisque jusqu'ici il n'y en a aucun qui ait su s'élever, et par vertu et par fortune, au point où les autres cèdent (chapitre XXVI). » Tout porte à croire – et le cas Borgia le premier – que les structures politiques viciées en Italie, et peut-être ailleurs en chrétienté, tirent leur origine des structures miraculeuses de l'inclassable principauté qu'est la papauté. « Elles sont soutenues par les institutions religieuses de vieille date, qui ont été tellement puissantes et de si grande qualité, qu'elles tiennent leurs princes en leur État, de quelque façon qu'ils procèdent et qu'ils vivent. Seuls ils ont des États et ne les défendent pas, des sujets et ne les gouvernent pas ; et les États, quoiqu'ils soient sans défense, ne leur sont pas enlevés, et les sujets, quoiqu'ils ne soient pas gouvernés, ne s'en soucient pas et ne pensent ni ne peuvent se dérober à eux. Donc ces principautés seulement sont sûres et heureuses (chapitre XI). » Pour donner sa pleine mesure à l'ironie de l'auteur, il faut

conclure que la sécurité et le bonheur de la papauté a comme prix le malheur de l'Italie, voire de l'Occident⁹².

Sans doute, dans les pages qui suivent l'auteur décrit, en employant les termes les plus louangeurs, les admirables actions du fils du pape ; sans doute, le père disparaît-il du récit. Mais à qui a bien remarqué la teneur de cette introduction aux actions de César Borgia, il paraîtra significatif que le fils tombe sur le plan politique tout de suite après que le père a disparu sur le plan physique. Au fond, l'exemple de César Borgia se situe plutôt dans un avenir conjectural, c'est-à-dire dans ce que le duc aurait pu réussir si le temps lui avait été donné, que dans un passé factuel. Aussi le dernier paragraphe de la biographie parle en long et en large de ce que le duc aurait fait si : « Comme il ne devait pas craindre la France... il sautait sur Pise. Après cela, Lucques et Sienne cédaient tout de suite, en partie par envie des Florentins, en partie par peur ; les Florentins n'avaient pas de remède. Si cela lui avait réussi – et cela lui aurait réussi l'année même où Alexandre mourut – César Borgia acquerrait tellement de forces et de réputation qu'il se serait soutenu par

92. Bacon le dit comme suit : « Un des docteurs de l'Italie, Nicolas Machiavel, a eu l'audace de mettre par écrit, et presque en mots clairs, que la foi chrétienne avait laissé les bons devenir la proie d'hommes tyranniques et injustes. Ce qu'il a dit parce que, de fait, il n'y a jamais eu de loi ou de secte ou d'opinion qui ait exalté la bonté autant que la religion chrétienne le fait (*Essais* XIII « De la bonté et de la bonté de la nature »). » Il n'y a pas de doute que Dante aurait eu beaucoup à dire sur la question : la ressemblance et la différence entre Dante et Machiavel sur cette question théologico-politique éclaireraient la ressemblance et la différence plus profondes qui existent entre ces deux géants de la civilisation italienne et occidentale.

lui-même et qu'il n'aurait plus dépendu de la fortune et des forces des autres, mais de sa puissance et de sa vertu.» Il faut noter l'utilisation des imparfaits et des conditionnels et ne pas se laisser aveugler par l'image que semble imposer le récit de Machiavel. Dès le chapitre VII du *Prince* donc, le cas Borgia demande à être réévalué. Plus profondément, le cas Borgia éveille au problème de la relation trouble entre le pouvoir laïque et le pouvoir ecclésiastique. L'examen de ce problème conduit à plus fondamental encore : l'opposition entre la vertu morale, qu'elle soit ancienne ou chrétienne, et la *virtù* politique dont Machiavel se fait l'apologiste et le prophète. Or pour réfléchir encore une fois sur les caractéristiques de la *virtù*, on ne peut trouver meilleur texte que la *Description*, dont on tirera quelques observations.

*

Le texte décrit les tactiques dont usa César Borgia pour étouffer une révolte chez ses bras droits militaires. Aussitôt qu'est connue la nouvelle que le duc de Valentinois est menacé par ces anciens alliés, les gens du peuple se mettent à intriguer contre lui en Romagne, afin de recouvrer leur liberté politique. « Cette diète fut tout de suite connue de par l'Italie, et les gens du peuple qui étaient mécontents du duc, entre autres les Urbinates, conçurent l'espoir de pouvoir changer les choses. Les esprits étant indécis, il arriva que certains des Urbinates décidèrent d'occuper le fort Saint-Léon qu'on tenait pour le duc.» En réfléchissant sur ce premier fait, un élève de Machiavel remarquera sans doute que la réputation est un appui

important du prince, que l'idée qu'on se fait de la puissance du prince est la cause principale de son pouvoir et donc que la perte de sa réputation est pour le prince un événement politique majeur ; il remarquera sans doute que les gens du peuple sont à la recherche d'un mieux être et que ce désir peut être cause d'instabilité politique et donc que le peuple est le lieu d'une certaine force politique et d'une force politique certaine.

Mais, il faut ajouter, plutôt qu'un compte rendu de révolte populaire, la *Description* est le récit de ce qui se passe entre les grands, c'est-à-dire entre ceux qui ont les moyens physiques et surtout psychologiques pour faire de grandes choses, c'est-à-dire pour agir selon la vérité effective sur le plan politique. Aussi la révolte des Urbinates se limite en fin de compte à la prise du fort de Saint-Léon ; une fois ce geste posé, les gens du peuple s'en remettent à plus forts qu'eux, aux vrais acteurs de la scène politique. « Aussitôt la prise du fort connue, tout l'État se rebella et réclama l'ancien duc : ils tiraient leur espoir moins de l'occupation du fort que de la diète de la Magione, dont ils pensaient être aidés. » Il n'y a pas ici, ni ailleurs dans l'œuvre de Machiavel, deux types d'hommes qui s'affrontent pour le pouvoir politique : la lutte politique véritable se fait entre les grands sur le corps et les biens des petits ; matière à peu près amorphe, le peuple n'a pas de besoins dévorants, il est prêt à être dirigé, voire informé, par la volonté des grands ⁹³. Au mieux, les petits

93. Ceci n'est pas dit pour oublier ou nier la *préjugé* machiavélien clair en faveur du peuple. Voir, entre autres, la fin du chapitre IX du *Prince*.

cherchent à ne pas être dominés, ils cherchent à se trouver un maître qui ne leur fasse pas trop de mal et leur *animo*, bien réel, n'est pas bien énergique. Leurs espoirs sont trompés plus souvent qu'autrement. Aussi y a-t-il, dans les mots du *Prince*, «une difficulté naturelle qui réside dans toutes les principautés nouvelles : c'est que les hommes changent volontiers de seigneur, croyant améliorer leur sort, et cette croyance leur fait prendre les armes contre lui ; en quoi ils se trompent, parce qu'ils voient ensuite par expérience qu'ils ont empiré leur sort. Ce qui dépend d'une autre nécessité naturelle et ordinaire, c'est qu'il faut toujours faire du tort à ceux dont on devient prince nouveau, à cause des soldats et des autres injures sans nombre que la nouvelle acquisition entraîne (chapitre III) ». Peut-être un des messages les plus importants de l'œuvre de Machiavel est-il que la liberté politique d'une classe passe par un effort politique constant accouplé à la prudence née de l'expérience ; que plus cet effort et cette prudence se généralisent et s'enracinent dans toutes les couches d'une société plus grand et puissant sera l'ensemble ; que peu nombreux sont les peuples qui ont voulu payer le prix de la grandeur et de l'indépendance. D'où la fascination de Machiavel pour la république romaine. Et on ne trouvera pas ailleurs les paramètres de la renaissance politique qu'il espérait pour sa propre société. Ce qui est certain, c'est que dans la *Description* la révolte, à tout prendre anémique, des Urbinates – ne demandent-ils pas le retour de leur ancien maître ? – est enveloppée et comme digérée par la lutte véritable entre les hommes énergiques, les hommes d'*animo* et de *virtù*.

Aussi, on fait mieux de concentrer son regard sur les vrais protagonistes de la *Description*: Borgia et les Vitelli-Orsini. Leur lutte n'est pas d'abord militaire ; elle n'est même pas très violente. Sans doute est-il partout question d'accords militaires, d'armées, d'assauts, de redditions ; sans doute y a-t-il quelques morts avant le dénouement dramatique de la dernière page. Cependant, à bien y regarder, il n'y a que deux actions militaires véritables : la prise du fort de Saint-Léon par des conjurés armés, qui se fait à peu près sans verser de sang, et la brève rencontre entre les forces des conjurés de la diète et les soldats de Borgia. « Malgré cela, les ennemis de César Borgia s'avancèrent et arrivèrent jusqu'à Fossombrone, où quelques-uns de ses gens tenaient tête ; ils furent mis en déroute par les Vitelli et les Orsini. » À partir de la seconde défaite du duc, l'essentiel du conflit entre Borgia et ses ennemis se passe dans le monde trouble de ce que Machiavel appelle ailleurs les armes de la paix, c'est-à-dire que la ruse est l'arme principale dont usent l'un et les autres. Or le domaine de la ruse est celui de l'apparence, du mensonge entretenu, et du piège dressé, où rien n'est ce qu'on dit qu'il est. De part et d'autre, règnent les craintes, les intentions cachées et les projets de trahison. C'est le monde du soupçon trop souvent justifié⁹⁴.

Ainsi, pour n'examiner que le malheureux Vitellozzo, il sait au fond de lui qu'il ne doit pas faire confiance à son adversaire : « Vitellozzo était assez

94. Le thème du soupçon est mieux développé dans *La Vie de Castruccio Castracani* et dans le commentaire « Lire le cas Castracani ».

réticent : la mort de son frère lui avait appris qu'on ne doit pas offenser un prince pour ensuite se fier à lui ; mais persuadé par Paul Orsini, que le duc avait corrompu à force de présents et de promesses, il consentit à l'attendre. » On notera que selon Machiavel, Vitellozzo n'aurait pas dû faire confiance non plus à son propre allié Paul Orsini, car celui-ci cherchait d'abord son propre avantage en incitant Vitellozzo à s'entendre avec Borgia. Ensuite, Vitellozzo avait entretenu les siens de leur indépendance afin d'encourager chez eux une résistance efficace contre les forces de Borgia, et ce malgré l'accord qu'il venait de signer avec lui. « On dit que lorsqu'il quitta ses gens pour venir à Senigallia et rencontrer le duc, il leur avait fait comme son dernier adieu : à ses chefs, il avait recommandé sa maison et la fortune de celle-ci et avait exhorté ses neveux à se souvenir de la vertu de leurs pères et de leurs oncles et non de la fortune de leur maison. » L'encre du pacte Vitelli-Borgia n'est pas sèche que Vitellozzo prévoit qu'il sera rompu. Enfin, les troupes qu'Oliveretto dirigeait dans un cantonnement tout près de Senigallia auraient pu servir à la destruction du duc de Valentinois tout aussi bien que les troupes de ce dernier, mieux placées sur le pont et à la porte principale du fort, servirent à la capture et la défaite des Vitelli : il s'en est fallu de peu que le guet-apens de Senigallia ne soit plutôt le coup de maître de Vitellozzo que celui de Borgia. Dans la lutte entre Vitellozzo et Borgia, il ne pouvait y avoir qu'un seul vainqueur : celui qui serait le plus fort et le plus violent sans doute, mais surtout celui qui aurait su mieux gérer sa violence et celle des autres. Et dans ce

concours, la palme due à la ruse et à la prudence est allée à Borgia.

Aussi, le dernier jugement que porte Machiavel sur Vitellozzo Vitelli est-il teinté d'une ironie méchante. «Aucun des deux ne prononça alors une parole digne de leur vie passée : Vitellozzo pria qu'on supplie le pape de lui donner une indulgence plénière pour ses péchés ; Oliveretto mit, en pleurant, toute la faute des outrages faites au duc sur le dos de Vitellozzo.» Machiavel n'établit-il pas un lien entre le fait que Vitellozzo a été trompé par César Borgia et le fait qu'il espérait encore en ces derniers moments recevoir une indulgence plénière de Rodrigue Borgia⁹⁵ ? Quoi qu'il en soit, la lutte typique entre Borgia fils et ses adversaires illustre une des maximes les plus importantes du *Prince* : «Étant obligé de savoir bien user de la bête, le prince doit prendre le renard et le lion parmi les bêtes possibles ; parce que le lion ne se défend pas contre les pièges, le renard contre les lions. On a donc besoin d'être renard pour connaître les pièges et lion pour effrayer les loups. Ceux qui veulent se fier seulement sur le lion ne comprennent pas (chapitre XVIII).» Excellent lion, Vitellozzo ne se montra pas assez renard et tomba dans un admirable traquenard. Le récit de Machiavel n'a rien d'une comédie, on le reconnaîtra d'emblée ; mais du point de vue de Vitellozzo, il n'est pas loin d'une tragédie, si on entend par là un drame où se déploie la punition d'une faute typique : l'aveuglement d'Œdipe conduit à sa juste punition commandée par les dieux, et celui de Vitellozzo à la

95. Comparer à *Discours* I.27.

punition qu'impose l'inexorable logique de la condition humaine.

Si la *Description* n'est pas une pièce de théâtre, elle est une merveille d'économie narrative : du côté de César Borgia, tout y est délibération, décision, action ; elle ne contient qu'un bref temps mort : la description des lieux du crime, la géographie militaire. Car comme il fut indiqué plus haut, la disposition des lieux et surtout leur utilisation jouent un rôle important dans la victoire du fils du pape ; aussi trouve-t-on des termes militaires dans la description des environs de Senigallia : par exemple, on mesure les distances en « portées de flèche⁹⁶ ». Il est instructif de rapporter cette description géographique aux actions de César Borgia. Ce dernier quitte Fano et se dirige vers Senigallia par un terrain découvert et bien délimité qui n'offre aucune occasion d'attaque surprise, que ce soit pour les uns ou pour les autres. Borgia, apprend-on, avance en sécurité, entouré de ses soldats. « Le dernier jour de décembre donc, s'étant trouvé avec ces hommes au bord du Metauro, il fit chevaucher en avant-garde environ cinq cents chevaux, puis fit avancer toute l'infanterie, après quoi il s'avança en personne avec le reste de ses soldats. » Tant qu'il est en terrain découvert, il saura se

96. On trouve des passages semblables dans *La Vie de Castruccio Castracani*, lequel texte présente sur ce point la même leçon qu'ici. Par exemple : « Pendant ce temps, Castruccio, voyant que les siens ne suffisaient pas pour faire tourner le dos aux ennemis, envoya mille fantassins par le chemin du château et les fit descendre avec quatre cents chevaux qu'il avait envoyés en avant ; ils chargèrent l'ennemi sur le flanc avec tant de furie que les hommes de Florence ne purent soutenir leur assaut et commencèrent à fuir, vaincus par les lieux plutôt que par leurs ennemis. »

défendre sans trop de peine contre les hommes de Vitellozzo et d'Oliveretto. Le seul moment dangereux est celui de l'entrée dans le fort de Senigallia : les soldats d'Oliveretto se trouvent devant la ville dans un petit faubourg ; ils sont en exercice sous les ordres de leur chef : « il était resté avec ses hommes à Senigallia et s'appliquait à les tenir en ordre et à les exercer sur le champ de manœuvre de son cantonnement près du fleuve ». Aussi, la cavalerie de Borgia assure-t-elle d'abord et avant tout le contrôle du pont qui entre à Senigallia ; ensuite, la première partie de son infanterie avance ; enfin, le maître se présente, suivi de la dernière partie de ses troupes : les hommes des Vitelli n'ont eu aucune occasion de capturer le duc. Mais ils sont encore présents et capables de défendre leurs maîtres : Borgia doit les neutraliser, s'il veut capturer ses adversaires. « C'est pourquoi don Michel chevaucha de l'avant et, ayant rejoint Oliveretto, lui dit que ce n'était pas le moment de tenir ses hommes hors de leur cantonnement parce qu'il leur serait enlevé par les soldats du duc : il l'exhortait à les y faire rentrer et à venir avec lui rencontrer le duc. » Ce n'est qu'une fois les troupes ennemies rendues inoffensives et leurs chefs entre ses mains que Borgia agit avec la vitesse de l'éclair. On le voit, l'efficacité de l'action de Borgia dépend de sa connaissance des lieux : c'est parce que Borgia utilise mieux la disposition des sites qu'il se fait bourreau plutôt que de devenir victime. Le duc de Valentinois, modèle du prince, n'est pas seulement un homme d'action : il est un expert, un homme de connaissance. Sans doute, cette connaissance n'a-t-elle rien d'une haute réflexion philosophique, par laquelle la raison atteint aux réalités fondamentales qui encadrent

les vies humaines et leur donnent fondement. Mais la *virtù*, dont il est le modèle, repose néanmoins sur la raison humaine en autant que celle-ci analyse les forces en présence, reconnaît les possibilités qu'offrent les circonstances et calcule les moyens à utiliser. Encore une fois, on retrouve une des thèses les plus connues du *Prince*: dans le chapitre XIV, Machiavel, traitant de l'éducation du prince, établit que ce dernier devra acquérir une connaissance de « la nature des sites »: « Parce que les coteaux, les vallées, les plaines, les fleuves et les marais qui sont, par exemple, en Toscane, partagent une certaine ressemblance avec ceux des autres provinces, si bien qu'à partir de la connaissance du site d'une province, on peut facilement en venir à la connaissance des autres. Le prince qui n'a pas cette habileté, il lui manque la première partie de ce que veut posséder un capitaine, parce qu'elle enseigne à trouver l'ennemi, installer les cantonnements, conduire les armées, organiser les journées, assiéger les territoires à ton avantage. » La *Description* montre que César Borgia possédait cette habileté à un admirable degré. Faite d'énergie, de ruse et d'intelligence pratique, la *virtù* machiavélienne est rare. Le *Prince* cherche à la rendre plus abondante en donnant des exemples à examiner.

On peut conclure de tout ceci que la *Description* présente sans commentaire les faits, gestes et paroles d'un maître de la matière politique. Mais la sobriété de ce récit cache autant qu'elle révèle, et les premières remarques de cette section ne manqueront pas de susciter de nouveau les questions idoines: César agit-il seul? est-il autre chose qu'un instrument de son père? est-il autre chose qu'un lion dirigé par un très fin

renard ? quel est le lien de fait entre le pouvoir temporel et le pouvoir religieux ? quel devrait être la relation entre eux ? Comme pour les rappeler, la dernière phrase de la *Description* fait ressurgir la figure puissante du pape : « Paul et le duc de Gravina Orsini furent laissés vivants jusqu'à ce que le duc apprenne qu'à Rome, le pape avait capturé le cardinal Orsini, l'archevêque de Florence et messire Jacob de Sainte-Croix ; à cette nouvelle, le dix-huit janvier, à Castel della Pieve, eux aussi, de la même façon furent étranglés. »

Au problème de la relation entre le pape et son fils, on ajoutera un autre qui contribuera à mettre de nouveau en question le statut final de l'« idole » machiavélienne. Le dernier paragraphe du chapitre VII du *Prince* apprend que Borgia essuya, quelques mois après la mort de son père, un échec cuisant : en un rien de temps, il perdit tout ce qu'il avait gagné. On répondra peut-être, comme le fait Machiavel, que l'échec de Borgia ne fut pas l'effet de quelque faiblesse, de quelque manque de vertu, mais le résultat imprévisible de circonstances trop puissantes, la triste conséquence de la force de la fortune. « Si ses institutions ne lui profitèrent guère, ce ne fut pas par sa faute, mais à cause d'une extraordinaire et extrême malignité de fortune⁹⁷ ... seule s'opposa à ses desseins

97. En comparant cette citation à la dernière phrase de la lettre dédicatoire, on constatera encore une fois, si besoin était, le rapprochement que Machiavel opère entre lui-même et son « héros ». La lettre dédicatoire parlait de la situation de Machiavel en ces mots : « Et si Votre Magnificence, du sommet de Sa hauteur, tourne quelquefois les yeux vers ces lieux bas, Elle connaîtra

la brièveté de la vie d'Alexandre et sa propre maladie (chapitre VII). » Pourtant, l'auteur ajoute tout de suite une longue remarque qui fait comprendre que l'échec de César Borgia fut l'effet d'une erreur de jugement. « Le duc fit donc une erreur en ce choix, et ce fut la cause de sa perte ultime. » Son mauvais choix naît de ceci : le duc de Valentinois ne sut pas soupçonner chez l'autre un trait qu'il connaissait pourtant très bien pour en être habité : que tous les hommes, et surtout quelques-uns, visent autre chose que le Bien, le Beau et le Vrai, qu'ils visent « la fin que chacun désire, c'est-à-dire la gloire et les richesses (chapitre XXVI) », qu'ils sont capables de scélératesses pour atteindre cette fin. Il n'est pas de peu d'intérêt de voir qu'à partir de cette erreur, le prince modèle de Machiavel se transforme, comme malgré l'auteur, en exemple de la difficulté de dominer la fortune. En quoi la question de la domination de la fortune est-elle liée à celle du pouvoir ecclésiastique indépendant et envahissant qu'est le pontificat romain? *La Vie de Castruccio Castracani de Lucques* offre l'occasion de reprendre ces questions à neuf, peut-être avec plus de succès. Il faut sans doute y revenir.

combien indignement je supporte une grande et continuelle malignité de fortune. »

Lire Machiavel et conclure

« Je professais qu'il fallait en finir avec une division suspecte, qui tout à la fois traite les politiques en subalternes, c'est-à-dire en non-philosophes ou philosophes du dimanche, et cherche la politique des philosophes dans les seuls textes où ils veulent bien parler de politique. D'une part, je considérais que tout politique, même s'il ne dit presque rien sur la philosophie, comme Machiavel, peut être philosophe au sens fort et, d'autre part, que tout philosophe, même s'il ne dit presque rien sur la politique, comme Descartes, peut être politique au sens fort, puisque la politique des philosophes, c'est-à-dire la politique qui constitue les philosophies en philosophies, est bien autre chose que la conception politique de leurs auteurs. »
Althusser, *Positions*.

En somme, rappellent les phrases en exergue, la philosophie, quelque abstraite qu'elle se veuille, quelque intemporelle qu'elle s'imagine, s'élève toujours depuis un milieu humain politique, et la pensée politique se déploie toujours à la lumière des idées premières ou, si l'on veut, à la lueur des questions de fond. On n'aura jamais fini de méditer cette vérité que propose Althusser. La pensée de l'inquiétant Nicolas Machiavel en offre une occasion rêvée : si l'apologiste le plus célèbre de la méchanceté politique participe lui aussi au merveilleux monde de la réflexion philosophique, c'est que la philosophie, cette pacifique recherche du Bien, du Beau et du Vrai, et la politique sont des sœurs utérines.

Sans doute, Machiavel est-il un auteur dangereux⁹⁸ : c'est une réaction de bon sens que sentir l'odeur de soufre lorsqu'on ouvre *Le Prince*, qu'on lit la *Description*, qu'on médite sur *La Vie de Castruccio Castracani*. Cependant cette conclusion de *première analyse* ne doit pas être la *dernière analyse*. Ne serait-ce que parce qu'une autre impression double celle du diabolisme machiavélien : Machiavel paraît être un sage, sombre peut-être, mais un homme qui sait, parce qu'il a vu, parce qu'il a comparé, parce qu'il a réfléchi. Et il y a au moins ce nœud de leçons à tirer de la rencontre de l'auteur du *Prince* : le bon sens, quelque bien répandu qu'il soit, ne dit pas le dernier mot sur les choses de la vie ; la pensée n'est pas seulement ce ressassement d'évidences dont tous sont capables ; elle est aussi et surtout tentative de voir clair alors que la clairvoyance n'est pas donnée ; un étrange voile cache aux hommes certaines réalités difficiles à saisir, qui sont pourtant incontournables pour peu qu'on s'y attarde ; le désir de ne pas voir, qui renaît comme par nature en l'homme, est aussi passionnant à examiner que la réalité qu'il réussit à cacher ; la découverte est une *dé-couverte*, et la découverte qu'on recouvre ce que se découvre. Quelle

98. Il est le premier à en avertir son lecteur avec un humour bien à lui. Voir par exemple l'étrange chapitre XI du *Prince*, qui contient cet aveu impie codé : « Donc ces principautés seulement sont sûres et heureuses. Mais comme elles sont soutenues par causes supérieures, que l'esprit humain ne peut pas atteindre, j'abandonnerai la tentative d'en parler ; car comme elles sont élevées et maintenues par Dieu, ce serait le fait d'un homme présomptueux et téméraire de les examiner. Néanmoins, si quelqu'un me demandait d'où il vient que l'Église soit arrivée à tant de grandeur dans le temporel... ».

que soit notre conclusion sur le contenu du machiavélisme, ces vérités préparent à toute réflexion philosophique.

L'œuvre de Machiavel dégage un étrange pouvoir de séduction sur ses lecteurs : à leur conscience défendant, ils se surprennent à prendre plaisir aux récits de meurtre, de vol, et d'escroqueries prudemment ficelées, habilement menées et heureusement conclues ; ils s'étonnent de hocher la tête lorsque telle scélératesse est condamnée parce qu'inefficace, stupide et mal calculée, sans tenir compte du fait incontestable qu'elle est une scélératesse ; ils ne s'attendaient pas à lire la *Description de la façon dont le duc Valentinois s'y est pris pour tuer Vitellozzo Vitelli, Oliveretto de Fermo, le seigneur Paul et le duc de Gravina Orsini*, à assister aux meurtres prémédités de tous ces hommes tout en gardant un sang-froid de badauds curieux mais impitoyables ; ils ne prévoyaient pas que *La Vie de Castruccio Castracani* allait faire lever en eux comme une nostalgie de l'énergie et de la ruse, de la violence et de la grandeur. Et pourtant c'est bel et bien ce qui arrive aux lecteurs de Machiavel. Lorsqu'ils s'interrogent après coup sur l'espèce de corruption morale qu'ils ont subie, ils en tirent la conclusion que la vérité n'est pas belle, ou plutôt que la « vérité effective », celle dont Machiavel révèle l'existence, a une nouvelle sorte de beauté : la vérité n'a plus l'éclat diamantaire de la loi éternelle, mais elle a la rutilance de la mécanique de ce bas monde. Or, qu'elle soit morale ou non, semble-t-il, la vérité séduit ; les lecteurs du *Prince* concluent donc que Machiavel dit vrai, parce que quelque chose au fond d'eux dit qu'il dit vrai et que ce vrai est bon : ils sourient, avec Machiavel. Le désir

de clairvoyance conduit à approuver, voire à recommander, la violence et la ruse que la clairvoyance machiavélienne a découvertes. Deuxième leçon.

Il semble donc que Machiavel a droit au titre de philosophe : quelles questions sont plus philosophiques que celles qui viennent d'être soulevées sur l'essence de la vérité ? Mais le Grand Secrétaire est un philosophe d'un type particulier. À l'instar de Socrate⁹⁹, Machiavel fait descendre la philosophie du ciel où elle se perd pour la fixer dans les cités et les maisons et l'obliger à examiner la vie : il rappelle que toutes les questions fondamentales, nées de l'expérience humaine individuelle, se rattachent tôt ou tard, en autant qu'elles peuvent être examinées et résolues par un homme, à cette même expérience ; tout repose donc sur des faits, quotidiens peut-être, mais qui recèlent l'essentiel de ce dont est faite une vie. « Quelle est l'essence de la vérité ? » « Si l'homme est un animal spécial qui se définit par sa raison, quelle est cette "raison humaine" ? » « Le bien et le mal existent-ils indépendamment des désirs et volontés humaines ? » Voilà autant de questions qu'on appelle philosophiques, ou métaphysiques, pour dire qu'elles relèvent d'un domaine d'interrogation on ne peut plus profond, on ne peut plus radical. Or avec Machiavel, ces questions, sans être développées comme telles, sont accouplées au récit circonstancié des montée et chute fulgurantes d'Oliveretto de Fermo, au portrait d'Alexandre VI trompant les hommes et réussissant à le faire parce que ceux-ci veulent croire les mensonges qu'il leur

99. Cicéron, *Tusculanes* V.10. Comparer à Xénophon, *Souvenirs* I.1.11-16.

raconte, à l'éloge d'Annibal dont les vertus incluent l'inhumaine cruauté. Pour le dire d'une façon brutale, mais qui aurait sans doute plu à l'auteur du *Prince*, les grandes questions de l'existence se trouvent en jeu dans toute entreprise humaine, de la plus immorale à la plus ordinaire, par exemple dans le bouleversement amoureux d'un jeune homme et dans l'habile séduction d'une jeune femme ; ces questions peuvent donc être traitées dans un livre comme *Le Prince*, et au moins touchées par une comédie comme *La Mandragore*¹⁰⁰.

Aucune de ces leçons n'est bien neuve ; la plume de Nietzsche les avait déjà notées, et avec des mots beaucoup plus éloquents qu'ici. « Mais comment... la langue allemande parviendrait-elle à imiter l'allure d'un Machiavel qui, dans son *Prince*, nous fait respirer l'air sec et subtil de Florence et ne peut se retenir d'exposer les questions les plus graves au rythme d'un indomptable *allegriissimo*, non sans prendre peut-être un malin plaisir d'artiste à oser ce contraste : une pensée soutenue, difficile, dure, dangereuse et un rythme galopant, d'une bonne humeur endiablée¹⁰¹. »

100. *La Mandragore* de Machiavel raconte comment Callimaco, aidé par Ligurio, séduit la belle Lucrezia, épouse de Nicia. Selon Machiavel, « il est très utile à tout homme et surtout à un jeune de connaître l'avarice d'un vieux, la fureur d'un amoureux, les tromperies d'un serviteur, la gourmandise d'un parasite, la misère d'un pauvre, l'ambition d'un riche, les appâts d'une courtisane, le peu de foi de tous les hommes ; or les comédies sont pleines d'exemples d'hommes semblables, et on peut représenter tout cela avec une très grande honnêteté (*Clizia*, Prologue). » Pour accomplir cet exercice de réflexion sur la *Mandragore*, on profitera de la lecture de la nouvelle traduction et du commentaire de Bernard Boulet publiés dans la collection *Résurgences*.

101. *Par-delà bien et mal*, § 28.

Et : « Thucydide, et peut-être *Le Prince* de Machiavel, me sont particulièrement proches par leur volonté absolue de ne pas s'illusionner, et de voir la raison dans la réalité – non pas dans la “raison”, et encore moins dans la “morale”¹⁰². »

Mais rien n'oblige de toujours tomber d'accord avec le Grand Secrétaire. À son école, il est permis de penser pour soi, et même de conclure contre lui. Il ne s'agira pas ici de passer à la loupe telle ou telle remarque pour signaler que l'analyse machiavélienne s'est révélée inadéquate, soit que l'histoire lui ait donné tort, soit que les circonstances politiques actuelles les aient rendues périmées, soit même que certains faits proposés par Machiavel soient faux. Peu importe que l'appel à l'unification de l'Italie qui termine *Le Prince* n'ait pas été entendu, peu importe que l'appel était irréaliste ; peu importe que dans les faits la *virtù* de César Borgia n'ait pas vaincu sa *fortuna* ; peu importe que les structures politiques que suppose Machiavel dans *la Description* ou *La Vie de Castruccio Castracani*, celles des petites principautés italiennes, n'existent plus et que cela condamne ses remarques précises à être la pâture d'un historien trop méticuleux. La force de la pensée de Machiavel jaillit d'ailleurs et de plus profond, et sur un autre plan se situe le dialogue qu'il entretient avec ses prédécesseurs et qu'il faut entretenir avec lui. Quelles sont ses thèses fondamentales ? Suis-je d'accord avec elle ? Sinon, pourquoi ? Voilà les questions *encombrantes* que chacun doit se poser afin de tirer de son dialogue avec Machiavel toutes les leçons qu'il contient.

102. *Crépuscule des idoles*, « Ce que je dois aux Anciens », § 2.

*

La pensée de Machiavel se présente comme un rejet raisonné de celle de ses prédécesseurs. Son objection a été ramassée dans quelques phrases admirables. Par exemple : « Beaucoup d'hommes se sont imaginé des républiques et des principautés qu'on n'a jamais vues ni jamais connues existant dans la réalité ; mais une telle distance sépare la façon dont on vit de celle dont on devrait vivre, que celui qui met de côté ce qu'on fait pour ce qu'on devrait faire apprend plutôt à se perdre qu'à se préserver ; parce qu'un homme qui veut faire profession d'être tout à fait bon, il faut qu'il se perde parmi tant d'hommes qui ne le sont pas (chapitre XV). » Si la pensée de Machiavel n'était rien de plus qu'un rappel, marquant sans doute, de quelques vérités du genre suivant : « les hommes sont souvent méchants et on peut difficilement compter sur eux » ou « il faut composer avec les circonstances, ce qui éloigne souvent de ce que la morale prescrit » ; si *Le Prince* et les autres œuvres se réduisaient à être des entassements de maximes de cette sorte, le machiavélisme serait peu de chose : à peine une redite de certains aveux des Anciens¹⁰³. Mais la pensée de Machiavel est bien plus, car elle se fonde sur une idée centrale qui porte sur l'essence même de la vérité : elle est un avertissement que le monde du devoir être est un leurre dangereux et qu'en conséquence, il faut faire sur soi un patient travail de *déconstruction* pour survivre en ce bas monde.

103. Voir, par exemple, Aristote *Politique* V.10 et 11.

Mais en même temps et malgré l'apparence de contradiction, elle est un appel à entretenir chez l'autre la même construction imaginaire, qui justement parce qu'elle appartient à l'autre, c'est-à-dire à l'adversaire, se transforme maintenant en un bien : ce que je dois ne pas croire pour résister aux menées de l'autre et ainsi mieux survivre, je dois le lui faire croire pour mieux le neutraliser et même pour régner sur lui.

Mais ce double travail de *déconstruction* et de *construction*, de *désillusionnement* et d'*illusionnement* est-il possible sans tomber dans une sorte de schizophrénie morale ? Bien mieux, l'argument par lequel Machiavel tente d'extirper le devoir être peut-il opérer sans une référence occultée à ce qu'il vise à détruire ou pervertir ? Car c'est une chose de dire que la réalité contraint l'homme à agir de telle ou telle façon pour survivre, et autre chose de dire que le réalisme est la meilleure voie, la voie par excellence, la voie de l'excellence. C'est une chose de dire que tel comportement, respectable et innocent par exemple, ne fonctionne pas, et autre chose de recommander, de juger bon, un comportement tout opposé. Pour le dire plus concrètement, le même réalisme machiavélien qui fait condamner l'innocence d'un Savonarole en s'appuyant sur le fait précis qu'il n'a pas réussi et sur la règle générale que « tous les prophètes armés vainquirent et les prophètes désarmés se perdirent (chapitre VI) », ce même réalisme devrait condamner les ruses et les violences de César Borgia, qui fut vaincu lui aussi, quelque armé qu'il fut, quelque *vertueux* qu'il s'est montré. La « vérité effective » de Machiavel est débordée à tout moment, semble-t-il, par une idée qu'elle n'atteint pas encore et dont elle nie l'existence et

une expérience à laquelle elle ne colle pas tout à fait. En somme, la « vérité effective » n'est ni assez factuelle, ni assez transcendante. Ou encore : il serait plus réaliste et plus juste de rester ouvert à la vérité transcendante et ainsi mieux épouser la vérité factuelle ¹⁰⁴.

Ailleurs, Machiavel synthétise son enseignement dans une formule scandaleuse. « Par conséquent, un seigneur prudent ne peut ni ne doit conserver sa foi, lorsqu'une telle observance se retourne contre lui et que sont disparues les causes qui la lui firent promettre. Si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon ; mais parce qu'ils sont méchants et qu'ils ne te la conserveraient pas, toi non plus tu ne dois pas la leur conserver (chapitre XVIII). » On ne saurait mieux le dire : l'égoïsme humain est le nœud de la question ; et bien loin de séparer la politique et la morale, comme on le dit souvent, la pensée politique de Machiavel est fondée explicitement sur une donnée morale précise. Si les hommes étaient bons, les maximes machiavéliennes seraient ruinées de fond en comble, de l'aveu même de celui qui les formule ; mais, ajoute-t-il, les faits montrent que les hommes ne sont pas bons, qu'ils pensent d'abord à eux, plus précisément, qu'ils sont menteurs et traîtres et cherchent souvent à dominer ceux qui les entourent : il

104. « Il n'y a pas de désir plus naturel que le désir de la connaissance. Nous faisons l'essai de tous les moyens qui peuvent nous y conduire. Quand la raison nous fait défaut, nous employons l'expérience qui est un moyen plus faible et moins digne ; mais la vérité est une chose si grande que nous ne devons dédaigner aucun moyen qui nous y conduit. » Montaigne, *Essais* III.13 « De l'expérience ». Voir aussi II.17 « De la présomption ».

faut se faire menteur et traître avant que quelqu'un d'autre ne saute sur l'occasion; si l'occasion fait le larron, comme on dit, il y a toujours une occasion, et il vaut mieux se faire larron que devenir victime. Perversion radical des préceptes évangéliques, les maximes machiavéliennes veulent que nous fassions aux autres, non pas ce que nous voudrions qu'il nous fût fait, mais ce qui les empêchera de nous faire ce que nous craignons. Encore une fois, cette pensée n'est pas seulement un appel à la prudence, à un réalisme provoqué l'expérience de telle ou telle méchanceté passagère. Machiavel conclut que les hommes sont nécessairement méchants ou, plutôt, qu'il faut faire comme si tous les hommes étaient toujours égoïstes, de peur qu'ils ne le soient cette fois-ci et qu'on ne sache pas se protéger contre les menées d'un maître menteur.

Or cette doctrine ne peut qu'entraîner l'effet qu'elle prévoit: si chaque homme pense comme le veut Machiavel, chacun sera de nécessité fermée aux besoins de l'autre, au point de vue de l'autre et surtout à la possibilité que l'autre ne soit pas le mal incarné, puisque l'ouverture à l'autre, l'ouverture à l'idée que l'autre est ouvert, est le piège premier et le danger radical; l'homme machiavélien se coupera d'emblée d'une expérience de l'autre qui pourrait renverser les certitudes pratiques entretenues au nom de l'efficacité ou de la prudence. Le recroquevillement sur soi devient le fait à découvrir chez les autres pour conforter et confirmer la décision de se protéger contre le seul mal certain: la perte de soi. Mais, demandera-t-on au Grand Secrétaire, ne peut-on pas se perdre de bien de manières? Et si la conversation avec l'autre était la condition de la découverte de soi-même? Et si la

découverte que l'autre nous est irrémédiablement ouvert était la condition de la découverte de notre irrémédiable ouverture ? Et si cette découverte était la confirmation, toujours à reprendre, d'un lien dont il est impossible de se déprendre ? Au fond, l'enfermement volontaire dans le cercle de la solitude entretenue n'est-il pas une perte de soi aussi importante, voire plus essentielle, que celle que craint Machiavel¹⁰⁵ ? Une perte qu'on ne peut compenser par aucun plaisir de puissance, ni celui de la ruse, ni celui de la possession, ni même celui du pouvoir. D'ailleurs, on comprend difficilement l'intention de Machiavel qui, dans *Le Prince*, s'efforce de révéler aux autres des vérités, et la vérité, sur l'homme. Une telle tentative ne peut se justifier que si les actes de l'auteur ne sont pas en accord avec sa pensée sur l'homme. Machiavel veut qu'on fasse comme il dit de faire et non comme il fait lui-même.

Enfin, dans l'avant-dernier chapitre du *Prince*, par une image violente, l'auteur expose l'essentiel de son attitude vitale : « Il ne m'est pas inconnu que

105. « J'ai remarqué que de tant d'âmes et d'actes qu'il juge, de tant de mouvements et de conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, la religion et la conscience, comme si ces choses étaient tout à fait disparues du monde ; et toutes les actions, quelque belles qu'elles paraissent d'elles-mêmes, il en rejette la cause à une occasion vicieuse ou au profit. Il est impossible d'imaginer que, parmi cette infinité d'actions dont il juge, il n'y en ait pas eu une seule qui ait été produite par voie de la raison. Aucune corruption peut avoir saisi les hommes si universellement que personne n'échappe à la contagion : cela me fait craindre que ce soit là un peu l'effet du vice de son jugement ; il est peut être arrivé qu'il a estimé autrui selon lui-même. » Montaigne, Essais II.10 « Des livres ». Voir aussi I.28 « De l'amitié ».

beaucoup ont eu et ont l'opinion que les choses du monde sont gouvernées par la fortune et par Dieu, de sorte que les hommes ne peuvent les corriger par leur prudence, qu'au contraire ils n'y ont aucun remède à apporter et que pour cette raison, ils pourraient juger qu'il n'est pas nécessaire de lutter contre la situation, mais plutôt de se laisser gouverner par le hasard... Moi je juge qu'il est mieux d'être hardi que craintif, parce que la fortune est une femme et qu'il est nécessaire, lorsqu'on veut la garder sous contrôle, de la battre et de la bousculer. Et on voit qu'elle se laisse plutôt vaincre par ceux-ci que par ceux qui procèdent froidement ; c'est pourquoi, comme une femme, elle est toujours l'amie des jeunes, parce qu'ils sont moins craintifs, plus féroces, et qu'ils la commandent avec plus d'audace (chapitre XXV).» Machiavel s'efforce de réduire l'idée que les hommes se font de la fortune : loin d'être une force d'origine divine, ou même une déesse, elle n'est qu'une femme. Or cette femme peut être réduite à la soumission : l'homme peut devenir maître et possesseur de la fortune à la condition d'agir, d'agir avec énergie et surtout d'accepter que le mal engendre souvent le bien. Aussi, Machiavel conclut que la victoire humaine sur la fortune inhumaine dépend d'un repli stratégique sur le plan moral : c'est à la condition de viser bas, d'oublier ce qui devrait être, de fixer les yeux sur les motifs humains les plus bas, qu'on multipliera les probabilités de la victoire.

Or cette conclusion est minée par une objection qui épouse la logique de la vérité effective : l'expérience montre que les moyens durs ne sont pas plus efficaces que les moyens *innocents* : pour chaque salaud qui a réussi, on peut indiquer un honnête homme qui en a

fait autant ; pour chaque innocent qu'on a sacrifié, on peut montrer un tueur qui a reçu la monnaie de sa pièce. Ce que Machiavel est bien obligé de reconnaître : « On voit aussi, de deux craintifs, l'un parvenir à son dessein, l'autre non, et, semblablement, deux hommes être également heureux au moyen de deux façons de s'y prendre différentes, l'un étant craintif, l'autre impétueux ; cela ne vient de rien d'autre que de la qualité des temps qui s'accordent ou non à leur manière de procéder (chapitre XXV). » En dernière analyse, la qualité des temps, c'est-à-dire la fortune, est maîtresse du monde de l'action humaine. Ainsi, Machiavel ne peut pas s'appuyer sur une constatation statistique du succès et de l'échec de tel ou tel type de moyen ; sa vision repose sur une idée de l'essence de la fortune : plus souvent qu'autrement elle sera méchante, croit-il ; dans tous les cas importants elle se montrera un fleuve dévastateur plutôt qu'une rivière qui nourrit une plaine, ou qui ouvre une cité sur d'autres cités, veut-il qu'on conclut. Mais comment conclure ainsi au sujet de la fortune si ce n'est en sachant deux choses : que l'action des hommes est la composante principale de ce qui s'appelle la fortune et que l'homme, tous les hommes, les meilleurs hommes sont méchants. A-t-on ce double savoir ? Poser la question, c'est déjà y répondre : on ne sait pas ce qu'il importe le plus de savoir ; ici encore le savoir humain le plus juste est savoir de son ignorance. De plus, à partir des observations de Machiavel, semble-t-il, une réflexion plus réaliste encore conduirait à reconnaître que la prévoyance humaine est si limitée qu'elle ne permet pas

de tirer de conclusions solides sur le résultat des événements ¹⁰⁶. Depuis ce réalisme radical, tout compte fait, le parti le plus vrai, voire le plus sûr est celui où l'honnêteté trouve son compte ¹⁰⁷.

*

Ces leçons sont-elles les seules qu'on puisse tirer de l'œuvre de Machiavel ? Comment oser l'affirmer ? Ceci au moins est certain : les pages du *Prince*, de la *Description*, de *La Vie de Castruccio Castracani*, et enfin des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, offrent en abondance la matière première du travail humain essentiel. « quant à l'exercice de l'esprit, le prince doit lire les histoires et considérer les actions des hommes excellents : voir comment ils se sont gouvernés dans les guerres ; examiner les causes de leurs victoires et de leurs pertes, pour pouvoir éviter celles-ci et imiter

106. « Et qu'aucun État ne pense pouvoir toujours prendre des partis sûrs ; au contraire, qu'il pense devoir les prendre tous douteux ; parce qu'on trouve ceci dans l'ordre des choses : jamais on ne cherche à fuir un inconvénient sans en encourir un autre (chapitre XXI). »

107. « Même lorsque nous conseillons et délibérons, il faut qu'il y ait de la bonne chance pour que nous touchions juste ; car notre sagesse ne peut pas grand chose ; plus elle est fine et vive, plus elle se découvre des faiblesses, plus elle se défie d'elle-même... En raison de notre incertitude et de notre perplexité à voir et à choisir ce qui est le plus commode, qui vient des difficultés qui naissent des divers accidents et circonstances de chaque chose, la décision la plus sûre, quand aucune autre considération ne nous y convierait, est, à mon avis, de se confier au parti où il y a le plus d'honnêteté et de justice ; et puisqu'on ne sait pas quel est le plus court chemin, il faut toujours rester sur le chemin droit ». Montaigne, Essais I.24 « Divers événements de même conseil ».

celles-là ; surtout, faire comme ont fait par le passé plusieurs hommes excellents qui ont choisi d'imiter une personnalité qu'on a louée et glorifiée, gardant toujours à l'esprit ses gestes et actions, comme on dit qu'Alexandre le Grand imitait Achille ; César, Alexandre ; Scipion, Cyrus (chapitre XIV). » La tâche que Machiavel impose aux princes, on peut la faire sienne, parce qu'on reconnaît qu'elle est philosophique : réfléchir sur l'agir humain avec Machiavel, c'est réfléchir sur l'homme, c'est chercher à se connaître soi-même, ce qui est l'essentiel de la philosophie selon Socrate.

Peut-être objectera-t-on, encore une fois, que cette tâche est dangereuse, surtout lorsqu'elle est entreprise avec une véritable ouverture d'esprit qui ne préjuge pas des conclusions auxquelles elle pourra conduire. En somme, est-il prudent de lire Machiavel, de se soumettre au pouvoir diaboliquement envoûtant de ses écrits ? Pour répondre de la seule façon qui compte, à savoir par l'exemple d'un grand penseur, Machiavel, lui, a lu les Anciens, il a eu le courage de se soumettre au pouvoir divinement envoûtant de leurs traités, descriptions et biographies. Il savait qu'il ne suffit pas de condamner ou d'approuver de loin un homme et une pensée : il faut risquer de parler avec l'homme, il faut risquer de penser une pensée jusqu'au bout, en présumant que tout cela peut nous transformer, c'est-à-dire nous éduquer. Toute autre attitude ne conduit qu'au dilettantisme, à la culture et à l'érudition, ou encore à la langue de bois, à la discipline de parti et à l'apologétique. Rien, ou si peu que rien.